



**Jean Lannes**

**Syndicaliste « reconstructeur »**

*par Lionel de Taillac*

*Photo de couverture : Jean Lannes en 1958.*

Lionel de Taillac est ancien directeur du Travail et membre du Comité d'histoire des administrations chargées du travail, de l'emploi et de la formation professionnelle (CHATEFP). Il est l'un des gendres de Jean Lannes.

*À Marie et à Claire*

Achévé d'imprimer en décembre 2023.

## Avant-propos

*« Il suffit quelquefois d'un rocher bien placé  
pour corriger le cours du fleuve. »*

Jean Lannes fait sienne cette phrase du philosophe Emmanuel Mounier, que citait volontiers son ami Paul Vignaux, universitaire et syndicaliste<sup>1</sup>. Il la reprend dans la postface du livre que l'historien Frank Georgi a écrit en 1991 sur l'histoire de la Fédération de la métallurgie CFTC-CFDT<sup>2</sup>. Nul doute qu'elle ait inspiré sa philosophie de vie.

Né en 1920, au lendemain de la Première Guerre mondiale, Jean Lannes traverse ce terrible « siècle de fer » comme responsable syndical. De 1946, où il s'engage dans la « vieille » CFTC à Bayonne, en passant par la Fédération de la métallurgie, dont il devient l'un des principaux responsables entre 1951 et 1971, jusqu'à l'Aquitaine, dont il sera le délégué régional pendant dix ans, Jean Lannes contribue à transformer la CFTC et à construire la nouvelle CFDT.

Avec ses amis Paul Vignaux, du Syndicat général de l'Éducation nationale (SGEN), Charles Savouillan, René Mathevet, de Saint-Étienne, Marcel Gonin, Jean Maire, de Franche-Comté, Gilbert Declercq, de Loire-Atlantique, tous de la Métallurgie, Albert Détraz, de la Construction, Paul Marion, de la Chimie, René Hennebicq, de l'Énergie, et bien d'autres, il joue un rôle de premier plan dans les années 1950 au sein du mouvement Reconstruction et du groupe des minoritaires de la CFTC. Ces militants issus de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), déjà aguerris au combat, entendent bâtir un nouveau type de syndicalisme, suffisamment efficace pour porter les revendications ouvrières sans subir d'influences extérieures, Église institutionnelle comme partis politiques.

Au cours des vingt-huit années de vie syndicale de Jean Lannes, la société française affronte une série de secousses et de crises majeures : la dépression apparue dans le pays à la fin de 1931, « l'embellie » du Front populaire en 1936 puis sa triste fin, la déroute de juin 1940 et les horreurs nazies de la Seconde Guerre mondiale, la Libération

---

<sup>1</sup> Paul Vignaux est un universitaire médiéviste, syndicaliste au SGEN, syndicat des enseignants affilié à la CFTC, qui a enseigné dans les écoles mises en place par la CFTC pour former des militants. À la Libération, il crée avec quelques syndicalistes un groupe d'études et de réflexion critiques appelé Reconstruction. Jean Lannes avait une grande admiration pour lui.

<sup>2</sup> Georgi Frank, *Soufflons nous-mêmes notre forge, Une histoire de la Fédération de la métallurgie CFTC-CFDT 1920-1974*, Les Éditions ouvrières, 1991, p. 189.

et l'espoir de la reconstruction du pays, les « Trente Glorieuses » et le développement de l'industrie qui l'accompagne, la mondialisation de l'économie. Quand il quitte la scène, en 1974, débutent le déclin de l'industrie et la tertiarisation, les licenciements économiques, les précarités et le chômage de masse, les difficultés du syndicalisme... À travers sa vie riche et mouvementée, nous n'abordons pas seulement l'histoire du syndicalisme et de la CFTC-CFDT et l'histoire sociale du pays. Nous croisons aussi celle de l'Église, de la gauche en France, de l'Aquitaine et du Pays basque.

Notre présentation a pour objet de connaître et de comprendre l'itinéraire syndical de Jean Lannes, qui présente une grande cohérence. Elle porte sur la période s'étalant de 1946, date de son adhésion à la CFTC, à 1974, où il cesse tout mandat syndical. Cinq périodes sont distinguées.

- I. Le choix de la vie syndicale (1936-1946)
- II. Ses premières armes au Pays basque (1946-1951)
- III. Une stature nationale (1951-1956)
- IV. Retour à la base (1956-1961)
- V. Constructeur de la CFDT (1961-1973)

Pour mener à bien ce travail, nous avons consulté de nombreux documents que l'intéressé a méthodiquement classés et conservés, puis déposés dans plusieurs fonds d'archives<sup>3</sup>. S'il se refusait à écrire ses « exploits », il a longuement témoigné, à la fin des années 1980, sur sa vie professionnelle devant les historiens Louissette Battais et Pierre Autexier<sup>4</sup> ou Frank Georgi. Les travaux de ce dernier nous ont été précieux pour inscrire l'itinéraire de Jean Lannes dans l'histoire de son organisation syndicale. Les souvenirs de plusieurs de ses amis, René Salanne, Louis Juste, Jean Caliot, Jean Maire ou Eugène Descamps, ainsi que les souvenirs familiaux nous ont également été très utiles.

Je remercie vivement Marie-Thérèse, Geneviève, Jacques et Françoise, enfants de Jean et Marie Lannes, qui m'ont donné accès à des archives familiales et à des photographies qui sont reproduites dans ce document et en ont effectué une relecture attentive. Vincent Béclin, l'un des petits-enfants, m'a apporté un appui technique précieux.

---

<sup>3</sup> Celles de la Confédération CFDT et des Pyrénées-Atlantiques, à Pau.

<sup>4</sup> Battais Louissette et Autexier Pierre, entretien avec Jean Lannes en date du 3 décembre 1986 à Bayonne, archives Jean-Lannes, Confédération CFDT.

## I. Le choix de la voie syndicale (1936-1946)

Jean Lannes n'est pas prédestiné à devenir un militant syndical. Sa famille est d'origine modeste. Son grand-père paternel a été laboureur, puis cocher de fiacre. Son père, très tôt orphelin, a été placé à la maison d'accueil de Saint-Vincent-de-Paul, à proximité de Dax, avant de s'installer à Bayonne avant 1914 en tant qu'employé comptable dans une entreprise d'électricité. Démobilisé, il revient de la guerre médaillé et gazé et gagne modestement sa vie comme employé d'un syndic de faillite. Sa mère, couturière, est aussi issue d'une famille sans fortune. Son père ne baigne aucunement dans le milieu syndical et ne partage pas les idées de gauche. Plutôt conservateurs, ses parents défendent le travail, l'ordre, la famille et la religion. Selon la tradition régionale, les Lannes sont de fervents catholiques. Leurs enfants assistent chaque dimanche à la messe et font leurs communions. Une de ses tantes est entrée dans les ordres.

La « conversion » de Jean Lannes au syndicalisme résulte d'un cheminement personnel dans une période très troublée où son appartenance au groupe de jeunes catholiques de son quartier joue un rôle essentiel.

### 1) Le jeune Bayonnais

Ses racines bayonnaises sont bien ancrées. Il fréquente régulièrement le patronage du Petit Bayonne, le vieux quartier populaire où habite sa famille et où tout le monde se connaît. L'Église y est très présente, avec ses ordres religieux et la paroisse Saint-André. Il s'adonne à des activités sportives et se lie avec des copains du quartier. Ses études à l'école des Frères ne l'intéressent guère. Élève turbulent, il réussit à obtenir son certificat d'études primaires. Toute sa vie, il s'enorgueillira de ne posséder que ce seul diplôme.

Contrairement à son frère Jacques, qui deviendra ingénieur, il délaisse les études que ses parents lui proposent et décide de gagner sa vie. À l'âge de 16 ans, il entre dans la vie active sans aucune qualification particulière. Passionné d'aviation, son père lui interdit de passer le brevet de pilote. L'économie du pays n'est alors pas sortie de la crise et la situation politique et sociale reste très troublée pendant tout le temps du Front populaire. Il occupe plusieurs emplois dans la mécanique, un centre d'apprentissage, un commerce, une poudrerie et une entreprise électromécanique. Il y découvre la violence des relations sociales. À cette période, le patronat, revanchard, n'a toujours pas digéré sa défaite de l'été 1936 et n'hésite pas à affronter des ouvriers accrochés à leurs conquêtes durement gagnées. Jean Lannes s'offusque des grandes inégalités du monde du travail qu'il découvre. Le tout jeune employé du PMU est révolté de percevoir un salaire supérieur à celui que touche son père, qui « *s'est fait voler pendant vingt ans* ». Il n'accepte pas que ce dernier, gazé sur le champ de bataille, n'ait pas perçu de pension avant 1938. Il lui reproche de façon vive d'avoir accepté cette injustice et se jure de ne pas suivre son exemple. Cette indignation est l'une des sources de son engagement. Les premiers contacts avec la CFTC datent de cette époque. Il est

proche de cette organisation, sans être certain d'avoir pris sa carte d'adhérent. À la suite de sa participation à la grève du 30 novembre 1938<sup>5</sup>, il est licencié pour faute. Déjà, au sein de sa famille, Jean Lannes passe pour un rebelle, « un vilain petit canard ».

Dans la continuité des activités de la paroisse, Jean Lannes participe à des réunions de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC) en suivant ses copains de quartier. Depuis juin 1936, ce mouvement connaît un grand essor en France, notamment au Pays basque. La JOC permet à de jeunes ouvriers d'échanger sur leurs conditions de travail et de vie. Comme le dit Gérard Adam, « *la JOC apporte dans le monde catholique une conscience nouvelle pour lui de la "classe ouvrière", du "mouvement ouvrier", une compréhension historique de l'un et de l'autre qui permet aux militants qu'elle forme de ne plus rester en marge, de se sentir engagés dans un passé et un avenir collectif*<sup>6</sup> ». Simple sympathisant sans responsabilité, Jean Lannes y découvre la condition ouvrière dans sa diversité et réfléchit avec d'autres sur les moyens d'agir.

La Seconde Guerre mondiale est une épreuve à plusieurs titres. Ses copains de la JOC, plus âgés que lui, sont mobilisés. En juin 1940, dans la grande pagaille du port de Saint-Jean-de-Luz, Jean Lannes ne parvient pas à fuir le continent pour rejoindre le Maroc ou l'Angleterre. Du jour au lendemain, il est « bombardé » secrétaire de la fédération basque de la JOC alors qu'il n'y est même pas affilié officiellement ! Il apprend à organiser dans l'improvisation. Il participe à Paris à des formations qu'organise Gérard Espéret pour les cadres de la JOC : « *Sans formation d'une élite, sans noyau de militants, on aurait toujours un troupeau, une bande, une cohue*<sup>7</sup> ». Il s'initie à la méthode jociste, qui repose sur l'enquête « Voir, juger, agir »<sup>8</sup>.

## **2) Le travail obligatoire en Allemagne**

Parti travailler en région parisienne en 1942, il exerce plusieurs emplois d'ouvrier en Seine-et-Oise, dans des usines de Beauchamp, Pontoise, Cormeilles-en-Parisis puis dans une entreprise d'électrométallurgie de Clichy. À la fin de l'année 1942, il réussit une première fois à passer entre les mailles de la Relève, un dispositif lancé par Pierre Laval, mais se fait prendre par le Service du travail obligatoire (STO) quand il revient à

---

<sup>5</sup> La grève du 30 novembre 1938 est lancée par la CGT. Après les accords de Munich du 30 septembre 1938, elle constitue une épreuve de force avec le gouvernement d'Édouard Daladier, qui veut mettre fin aux conflits pour mobiliser le pays en vue de son réarmement à la suite des agressions d'Hitler. La participation à la grève donne lieu à une répression féroce. Les conflits sont ensuite très fortement réduits jusqu'à la déclaration de guerre, à l'été 1939.

<sup>6</sup> Adam Gérard, *La CFTC (1940-1958), histoire politique et idéologique*, Armand Colin, 1964, p. 64.

<sup>7</sup> *Note de pastorale jociste*, bulletin bimestriel des aumôniers de la JOC et de la JOCF, vol. 3 (mars 1934), n° 4, p. 50.

<sup>8</sup> Geerkens Éric et Vigna Xavier, *Les Enquêtes jocistes en Belgique et en France-1925-1940*, in *Les Enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine*, (dir.) Geerkens Éric, Hatzfeld Nicolas, Lespinet-Moret Isabelle, Vigna Xavier, La Découverte, 2019, p. 430.



Bayonne<sup>9</sup>. Ce départ restera une plaie ouverte. En mars 1943, quand commence le STO, les filières ne sont pas encore organisées. Il en veut à l'Église institutionnelle de jouer un double jeu, acceptant que certains partent alors qu'elle s'oppose à la déportation des séminaristes. Il critique aussi sa famille, qui le pousse à obéir à la loi de Vichy. Son frère Jacques est déjà parti outre-Rhin au titre du STO.

En Allemagne, Jean Lannes est affecté dans une usine aéronautique. Les journées de travail sont longues, en moyenne onze à douze heures par jour. La solitude et la malnutrition sont pesantes. Les logements sont constitués de baraques avec des installations sanitaires plus que sommaires. Le dimanche est le seul jour de repos de la semaine, quand il n'est pas supprimé. 35 000 jeunes mourront outre-Rhin, beaucoup sous les bombardements. La discipline est rigoureuse. Soumis aux lois allemandes, les ouvriers subissent l'arbitraire des contremaîtres. Les mouchards rôdent. La Gestapo et la police allemande sont omniprésentes et les récalcitrants sont envoyés en camp disciplinaire. Les lettres et les colis venus de France permettent de garder un lien vital avec la famille et les amis restés au pays. Les prêtres et les militants de la JOC déportés tentent de reconstituer les communautés de base et d'entretenir la solidarité et l'entraide. Les messes sont un lieu de ralliement. Jean Lannes visite des malades ou distribue de la nourriture récupérée. Ici ou là, des ouvriers commettent des actes de rébellion : lenteur au travail, sabotage, maladie simulée, parfois refus de travailler...

En mars 1944, la police allemande dissout les groupes de la JOC et emprisonne des militants catholiques. Jean Lannes fait l'apprentissage de la lutte collective, prend des risques en essayant de « ne pas dépasser la ligne » et d'éviter l'arrestation. Les policiers allemands le privent de liberté sur demande de la maîtrise de l'entreprise où il travaille. Plus grave, il est sanctionné pour avoir organisé des actes de sabotage, la dégradation discrète de pièces d'avion. Il est muté à Berlin dans un commando de travail chargé de déblayer les ruines et de transporter les corps après les bombardements. Il y croise son frère Jacques, avec qui il partage une bouteille d'alcool, un bien fort rare à ce moment.

Durant les derniers jours de la guerre, Jean Lannes se retrouve au cœur des ultimes combats, dans les ruines de la capitale du Reich, à 250 mètres à vol d'oiseau de la Chancellerie où Hitler se suicidera. Avec les habitants restants, quelques copains et des étrangers de toutes les nationalités et de tous les statuts, il se terre dans les caves pour se protéger des bombardements : « *dix-sept jours sans voir le soleil !* ». Ils manquent cruellement de nourriture et d'eau. Avec un copain, il démonte la canalisation du chauffage pour tenter de récupérer l'eau stagnante. Il croit vivre sa dernière heure quand des soldats soviétiques déferlent dans la cave et contraignent les survivants à se coller face contre mur.

---

<sup>9</sup> Dans un premier temps, Pierre Laval, chef du gouvernement de Vichy, propose aux Allemands la Relève, qui consiste à échanger trois ouvriers qualifiés volontaires pour travailler outre-Rhin contre le retour d'un prisonnier français. Devant l'échec de l'opération, les Allemands imposent à l'État français de désigner les ouvriers « volontaires » en allant les chercher dans les entreprises. En février 1943, Laval décide de recourir au Service du travail obligatoire (STO), qui s'adresse notamment aux jeunes nés en 1920. Jean Lannes fait partie des premiers contingents de mars 1943.

*« Il m'est arrivé d'avoir un pistolet devant brandi par un SS. Je n'avais pas peur. Deux fois ça m'est arrivé, je n'avais pas peur... Par contre, un dans le dos, ça fait drôle. Là j'ai eu peur et les Russes nous ont mis contre le mur. Combien de temps est-on restés comme ça ? Je ne sais pas. Quand on s'est retrouvés deux ou trois ans après, aucun de nous n'a pu le dire. Les estimations variaient selon chacun de nous, mais aussi selon les moments, entre une demi-heure et trois heures. Dans l'état de faiblesse dans laquelle on était, nous étions en pleine bataille de Berlin, paralysés comme on devait être, on ne sait pas, on ne sait pas... »*

Parqué dans un camp russe près de Berlin, au milieu d'une multitude d'étrangers qui peuplent la capitale du Reich, Jean Lannes attend impatiemment son rapatriement. Le voyage rendu interminable par les conditions précaires du transport ferroviaire le ramène enfin en France le 16 juin 1945, via l'Italie. Ces vingt-six mois passés outre-Rhin resteront des blessures ineffaçables.

### **3) L'espoir de la Libération**

Jean Lannes rentre épuisé et malade à Bayonne. Il a perdu toutes ses dents. Ses copains ont du mal à le reconnaître et le « prennent pour un fou ». Dans ses premiers mois de liberté, l'urgence est de se refaire une santé. En novembre 1945, il est rappelé sous les drapeaux pour être affecté au service de santé de Bordeaux en tant qu'infirmier. Il reprend des forces en pratiquant le football et le rugby. La désorganisation du service et la complicité d'un ami lui permettent d'être rapidement démobilisé.

En 1946, Jean Lannes, âgé de 26 ans, a soif d'action. Il a été privé d'une partie de sa jeunesse. En 1940, il a raté le départ pour le Maroc ou l'Angleterre. Il n'a pu échapper au STO et n'a pas participé aux combats de la Résistance, qui tient le haut du pavé dans la France libérée. Avec ses copains du Petit Bayonne, il participe à l'accueil des rapatriés, prisonniers et requis STO, au sein d'une association dont il devient le secrétaire et l'employé à mi-temps. Mais son ambition est plus grande. L'heure est à la reconstruction du pays. Les grandes forces, les principaux partis politiques, les hauts fonctionnaires, le patronat, qui fait profil bas, et les syndicats, qui ont le vent en poupe, coopèrent pour remettre le pays sur pied : un « *vrai New Deal économique et social* », selon l'historien Jean-Pierre Rioux. Dans le milieu catholique bayonnais, les discussions portent sur la forme de l'engagement : faut-il ou non monter un secrétariat social, à l'image de ce qui se fait dans le Nord et comme le préconisent des évêques ? Faut-il opter pour la voie syndicale ?

Par fidélité à leur milieu et à leurs convictions, Jean Lannes et la plupart de ses copains font le choix de la CFTC<sup>10</sup>. Après sa remise en cause par Vichy, le syndicalisme se remet en selle et offre une structure et une organisation. Depuis 1944, une vague spontanée de travailleurs qui veulent avoir leur place dans la reconstruction explique son essor. La CGT revendique plus de 5,5 millions d'adhérents en 1946<sup>11</sup>. À la CFTC, la

---

<sup>10</sup> René Salanne et ses copains des fonderies de Mousserolles partent provisoirement à la CGT.

<sup>11</sup> Plus proches en réalité de 3,8 millions selon l'historien Antoine Prost.

vie des unions départementales et des fédérations se remet lentement en route. En septembre 1945, elle fait état de 750 000 cartes placées au premier semestre, mais seule la moitié des adhérents paient leur cotisation. L'entrée à la CGT rebute le groupe des jeunes chrétiens, qui craignent de ne pas pouvoir pleinement s'exprimer dans cette organisation, alors considérée comme la « courroie de transmission » du Parti communiste français. À Bayonne, des bagarres parfois dures opposent des jeunes communistes à d'autres jeunes. Jean Lannes et ses amis rencontrent les permanents chevronnés de l'Union des syndicats chrétiens du Pays basque. Cette structure interprofessionnelle regroupe l'ensemble des syndicats des secteurs et catégories de la CFTC sur les arrondissements de Bayonne et Mauléon. Le contact est décevant pour les jeunes ouvriers pleins d'entrain :

*« Aux yeux des premiers, les syndicalistes paraissent avoir 70 ou 80 ans ! Les jeunes découvrent des "bondieusards" qui, comme Millet, la tête pensante de la CFTC de Bayonne, se contentent de leur proposer de participer à la messe qui se tient les premiers vendredis du mois. »<sup>12</sup>*

Le décalage est immense. Les jeunes ouvriers découvrent, effarés, un syndicalisme traditionnel d'un autre siècle. Aussi, l'adhésion à la CFTC se fait-elle avec la ferme intention de changer le syndicat de l'intérieur, de le rajeunir et de le moderniser. L'intention se transforme vite en actes. Jean Lannes consacre un mi-temps à la CFTC, l'autre mi-temps étant dédié aux activités de l'association qui accueille des déportés.

---

<sup>12</sup> Témoignage de René Salanne interrogé par Louissette Battais le 25 mai 1989, à Bierville.  
Document CFDT.



*En 1948, à Bordeaux, à l'École normale ouvrière de la CFTC.*



*À Angers, en 1949, lors de la formation de permanents CFTC.*

## II. Ses premières armes au Pays basque (1946-1951)

Jean Lannes a retrouvé sa santé et rencontré Marie Robert, une jeune enseignante passée par la Jeunesse ouvrière chrétienne des femmes (JOCF) avec qui il se mariera en 1947. Avec ses amis, ils ne tardent pas à prendre le pouvoir au sein de l'union locale de la CFTC et à en faire un instrument au service d'une action syndicale renouvelée.

### 1) *S'implanter dans les entreprises*

À leur entrée dans la CFTC bayonnaise, les jeunes ouvriers constatent l'extrême faiblesse de l'organisation. Les structures manquent cruellement de moyens matériels et d'argent. La référence demeure *Rerum Novarum*, première encyclique de la doctrine sociale de l'Église publiée en 1890, qui rejette la lutte de classes. L'influence des évêques pèse toujours sur les orientations du syndicat. Les patronages constituent une filière importante de recrutement. La CFTC est sans projet. L'action revendicative ne fait guère partie de sa culture. Ses adhérents sont pour beaucoup des employés, très éloignés des préoccupations des jeunes ouvriers. Aux yeux de ces derniers, les syndicalistes bayonnais en place ne sont pas à la hauteur des enjeux du moment et manquent de professionnalisme. Leur proximité avec les patrons passe mal, comme la prépondérance donnée à la conciliation sur le conflit. Le secrétaire de l'Union envoie Jean Lannes, seul, à l'inspection du travail bayonnaise pour représenter son syndicat à une commission paritaire du secteur de l'alimentation. Assis au milieu de la délégation patronale, sans mandat ni formation, il se montre incapable de défendre une position sur les questions de classifications et de salaires à l'ordre du jour. Ce moment pénible lui apporte un enseignement sur son rôle de responsable et celui du syndicat qui restera gravé dans sa mémoire :

*« C'est là que j'ai dit "Jamais je ne ferai ce qu'on m'a fait" : laisser partir un type tout seul, non seulement jamais, mais avec du biscuit dans les mains, c'est-à-dire des arguments, un minimum de formation, des choses comme ça ».*<sup>13</sup>

Dans les cartons, les jeunes ne trouvent aucune propagande pour défendre les positions du syndicat ! Malgré les demandes d'explications, le rôle des permanents reste sans contenu précis. Un congrès de l'Union des syndicats du Pays basque est organisé auquel participent quatre-vingts ou quatre-vingt-dix copains mobilisés, qui se retrouvent nettement majoritaires. Les anciens sont mis sur la touche et les postes sont redistribués. À la fin de l'année 1946, Jean Lannes devient secrétaire de l'Union du Pays basque. Très vite, le petit groupe s'approprie les locaux du syndicat, les nettoie, repeint les murs. Des chaises sont récupérées à la cathédrale. Sans tarder, une stratégie est définie pour la CFTC au Pays basque.

L'objectif est d'implanter et de développer la CFTC dans les entreprises du Pays basque. Le recrutement doit s'opérer dans l'entreprise et non plus à partir du patronage. Plusieurs secteurs industriels sont choisis : la métallurgie, les conserveries de poisson, la chaussure, la sandale ainsi que les banques en raison de la syndicalisation de nombreux employés dans cette profession. À Bayonne et son agglomération, l'accent est mis sur

---

<sup>13</sup> Entretien avec Louissette Battais.

la métallurgie. Dans ce domaine où les grandes entreprises se développent, un long travail militant est nécessaire, faute de présence de la CFTC précédemment.

En mars 1947, une circulaire de l'Union départementale des Basses-Pyrénées, fruit de nombreuses réflexions, formalise les rôles et responsabilités des militants d'entreprise et du permanent.

- À la base, le militant d'entreprise doit multiplier les contacts sur place, établir un réseau de camarades chargés chacun d'un atelier ou d'une équipe de travail, organiser des réunions mensuelles de tous les adhérents pour étudier les besoins propres à l'entreprise, faire agir les délégués, le comité d'entreprise et saisir la direction. Le principe est d'aller chercher les travailleurs là où ils se trouvent.
- L'Union doit établir un plan d'action qui détermine les entreprises à prospecter et les responsabilités de chacun. Pour cela, le conseil syndical réunit les militants afin de partager les responsabilités et faire monter de nouveaux militants. Le syndicalisme doit avoir un esprit d'équipe et ne pas être un syndicalisme individuel. Il faut de vrais militants ouvriers et non des fonctionnaires ou des administrateurs. Les syndicalistes ne sont pas des « pots de fleurs » !
- La formation syndicale doit être développée à chaque niveau, et d'abord en direction des adhérents pour éviter le « syndicalisme-assurance », où l'assuré-adhérent se contente de verser une cotisation. Les militants doivent aussi avoir des compétences leur permettant d'exercer leurs responsabilités et apprendre à rédiger un tract, prendre des notes, parler en public, faire un compte rendu... La formation de base insiste sur l'information des adhérents par les militants. L'apprentissage par l'action est la condition de développement du syndicat.

En novembre 1947, le rapport moral préalable que Jean Lannes défend devant le congrès de l'Union CFTC du Pays basque revient sur la nécessité de l'action professionnelle et sur le rôle des militants et des adhérents dans l'organisation :

*« L'action professionnelle est la meilleure des propagandes, la première formation, la raison d'être du syndicalisme. Il est demandé à chaque syndicat, chaque section d'entreprise, chaque militant, de faire un plan d'action par un travail d'équipe. Ce plan prévoira un volet formation syndicale pour laquelle un effort extraordinaire est fait. Les militants authentiques sont affamés de formation, les meneurs ont soif d'apprendre, eux seuls arriveront à des résultats. Il faut prendre ses responsabilités de chef ouvrier et de responsable de syndicat pour représenter l'organisation auprès des pouvoirs publics et de l'inspection du travail. Cette tâche ne doit pas être réservée au seul permanent CFTC qui passe pour un fou, un isolé, particulariste et élément d'une extrême minorité. Les officiels ne doivent pas voir une seule personne mais cinquante ou soixante, et ainsi ils auront une autre image de la CFTC. »*

## 2) Les élections de la Sécurité sociale de 1947

La CFTC se doit d'être présente aux premières élections de la Sécurité sociale d'avril 1947. Pour le syndicat chrétien, l'enjeu du scrutin n'est pas seulement l'élection d'administrateurs des caisses mais, bien plus, de gagner une légitimité face à la CGT, encore unifiée. En 1985, Jean Lannes revient rétrospectivement sur cette partie :

*« C'était tout simplement de liberté syndicale dont il était question, c'est-à-dire le droit d'exister face au syndicat dominant et hégémonique qu'est la CGT. »*

L'Union CFTC a du mal à monter des listes compte tenu de son petit nombre de syndiqués :

*« On est allés chercher des gens qui pouvaient être représentatifs, sans être trop marqués. Il y avait déjà quelques militants un peu connus, ou du moins des gens dont on dirait qu'ils avaient eu, à défaut d'une action syndicale, une certaine action sociale. »*

Jean Lannes est tête de liste, mettant en avant ses titres d'ancien militant de la JOC et de la commission de ravitaillement. Des copains, comme Pierre Laporte, Henri Carricano<sup>14</sup> ou d'autres plus anciens, en font partie. La liste obtient un score supérieur à la moyenne nationale de 26 %, ce qui s'explique par le contexte politico-religieux de la région et son opposition à la CGT. Élu au scrutin du 24 avril 1947, il devient administrateur de la caisse de Sécurité sociale jusqu'en 1951. Malgré ce bon résultat, le bilan réalisé en novembre pour le congrès est mitigé. Perfectionniste, le jeune chef voit le chemin restant à parcourir :

*« Cette campagne a été engagée dans le scepticisme et sans grande foi. Si chacun avait fait le maximum, nos résultats auraient été plus brillants encore. Les électeurs ont voté anti-communiste. Il nous faut déplorer que deux camarades seulement aient eu le courage d'affronter les réunions publiques où a été présenté le programme de la CFTC. Avec une équipe qui aurait sillonné le Pays basque, nous aurions eu des résultats meilleurs. »*

La participation aux grèves locales est un autre enjeu vital pour la CFTC. La période se caractérise par une recrudescence des conflits dans les entreprises locales, où les militants de la CGT et du PCF sont le plus souvent à la pointe et ont parfois un comportement agressif à l'égard de leurs concurrents. Les jeunes syndicalistes chrétiens doivent montrer un caractère bien trempé et un réel courage pour intervenir dans les assemblées générales du personnel. Dans sa région du Nord, au même moment, Eugène Descamps rencontre des difficultés similaires : *« Le communisme ne nous respecte que dans la mesure où nous sommes forts »*. Il admettra avoir dû s'aligner sur les positions de la CGT, faute d'avoir pu résister aux pressions<sup>15</sup>. Mais, l'action passe le plus souvent par l'unité avec la CGT, incontournable par sa présence et sa force. Lors de conflits, l'unité syndicale donne à la CFTC l'occasion unique de présenter ses positions devant des auditoires très larges.

---

<sup>14</sup> Ils seront aussi avec Jean Lannes des leaders dans le projet du lotissement des Castors, à Bayonne.

<sup>15</sup> Descamps Eugène, *Militer. Une vie pour un engagement collectif (entretien avec Alain Duhamel)*, Fayard, 1971, p. 48.



Dans ce jeu à la fois violent et subtil, Jean Lannes apprend vite à s'imposer et à ne pas laisser passer des opportunités ! Aux Forges de l'Adour, au Boucau, il parvient à prendre la parole à la tribune du meeting, devant un public « en furie », notamment des femmes qui veulent l'agresser. Il doit son salut aux « vieux de la CGT et du Parti communiste » qui le protègent et l'emmènent dans un bistrot pour discuter et boire un coup. Ils lui font la leçon, lui disent qu'il ne doit pas avoir peur, bref le baptisent et le considèrent comme l'un des leurs. Jean Lannes a passé sa vraie période d'essai de syndicaliste : il a désormais le droit de parler en présence de la CGT ! L'année suivante, dans un autre conflit, il pourra s'exprimer devant le personnel, contrairement au délégué de Force ouvrière (FO). En 1948, il organise une partie des salariés de Breguet et s'impose face à la CGT qui a délégué deux permanents de Bordeaux. Il résiste aux menaces physiques de certains militants de ce syndicat. Soixante-quinze ans plus tard, son ami Jean Caliot décrit le rôle qu'il a joué lors de ce conflit<sup>16</sup> :

*« C'est là que Jean a marqué par ses prises de parole. Par sa voix, son ton direct, son assurance, ses explications précises sur le conflit, sur les difficultés rencontrées, les évolutions, les ouvertures ou pas de la direction tant locale que nationale de la société Breguet. Parfois dur mais toujours correct, n'attaquant jamais les personnes. En face, ce n'était pas la même chose : il fallait attaquer les patrons et le gouvernement. Surtout à cette époque où les problèmes politiques étaient prégnants. »*

Quelques années plus tard, la CFTC deviendra majoritaire dans l'établissement.

Minoritaires et plus mobiles, les militants de la CFTC font preuve de créativité dans l'action. En 1949, dans la métallurgie bayonnaise, ils se montrent les plus actifs pendant deux ou trois semaines. Par petits groupes de vingt ou trente, ils circulent d'usine en usine à bicyclette, de Breguet à celle des Forges de l'Adour ou aux Fonderies de Mousserolles. René Salanne apporte son témoignage :

*« À la fin, tout se faisait d'un commun accord avec la CGT. Toutes les réunions publiques avaient lieu à Bayonne, souvent au kiosque à musique, notre grande place municipale. Il y avait une prise de parole du responsable de la CGT et de Jean Lannes, de la CFTC. Pour l'ensemble de la population présente, cela apparaissait égalitaire, surtout que Jean n'avait pas la langue dans sa poche et savait très bien parler... »<sup>17</sup>*

Peu avant Noël 1949, Charles Savouillan, secrétaire général de la Métallurgie, demande à Jean Lannes d'assister la section syndicale CFTC de l'établissement Morane-Saulnier à Tarbes. Depuis le 17 décembre, les ouvriers sont en grève pour protester contre des licenciements et une menace de fermeture. Le refus de discuter de la direction exacerbe le climat social. Huit délégués font l'objet d'une procédure de licenciement pour faute grave. Au même moment, le Parlement discute d'un projet de loi visant à développer les conventions collectives et à réglementer le droit de grève. Parti pour deux jours, Jean Lannes y reste trois semaines. Aux côtés de la CGT, majoritaire, il contribue à l'organisation de nombreuses manifestations dans les rues de

---

<sup>16</sup> Témoignage recueilli auprès de l'auteur.

<sup>17</sup> Interview de René Salanne par Louissette Brettas en date du 25 mai 1989, à Bierville.



la ville, à éviter la démobilisation des grévistes, discuter avec leurs épouses, chercher des accords tactiques avec les autres syndicats ou avec ses propres adhérents, assurer les liaisons avec la Métallurgie, solliciter les autorités préfectorales et l'évêque. Il connaît sa première vraie bagarre avec les CRS. Le conflit se traduit par une défaite. Mais la CFTC compte désormais soixante-quinze adhérents, contre sept ou huit au début du conflit, et plusieurs de ses représentants sont élus sur une liste commune avec la CGT lors des élections de comité d'entreprise qui suivent.

En fin de compte, tout ce travail syndical porte ses fruits. Dans les Basses-Pyrénées, le nombre de timbres syndicaux payés passe de 1 503 à 2 707 entre 1948 et 1951, soit une hausse de 80 %. Dans la même période, la croissance n'est que de 29 % en Aquitaine. La CFTC du Pays basque se développe dans de nombreuses entreprises. En juin 1950, elle y améliore son score aux élections de la Sécurité sociale, en réalisant 37 % d'audience. Jean Lannes est réélu administrateur. La force de la CFTC repose sur une équipe de militants dynamiques et motivés dont Jean Lannes est le « chef de file »<sup>18</sup>. La priorité donnée à la formation des militants depuis 1947 est un investissement qui n'a pas fini de produire ses effets. Le permanent organise des sessions dans les écoles normales ouvrières de la CFTC. Les militants doivent financer leurs frais de déplacement et de séjour et prendre sur les temps de repos, de week-ends ou même sur leurs congés. Jean Lannes apprend à ses camarades à rédiger des tracts, prendre des notes, rédiger un compte-rendu de réunion ou rechercher l'information où elle se trouve. Il visite régulièrement les sections syndicales des entreprises du Pays basque en utilisant la bicyclette, même quand l'éloignement dépasse les quarante kilomètres. Il organise aussi l'information périodique par des tracts et des affiches. Un bulletin de l'Union des syndicats du Pays basque paraît chaque mois entre 1948 et 1951 à destination des militants. L'appui qu'il apporte aux équipes de la CFTC au cours des grèves renforce leur action dans les entreprises. René Salanne, parti avec ses copains à la CGT, avant de rejoindre la CFTC deux ans plus tard, salue le travail de Jean Lannes et de son équipe de l'Union locale :

*« Ces hommes ont de la conviction. Leur qualité n'est pas seulement d'avoir voulu moderniser la CFTC, c'était de se dire d'entrer à quelques-uns du pays, parce qu'ils se connaissaient par d'autres liens, y compris celui de la JOC, de se dire que, face à une CGT stalinienne, il nous faut un instrument. Cet instrument ne peut être ni la CGT ni la CFTC telle qu'elle est. Jean Lannes était la tête de file. Avec des hommes comme lui qui avaient cinq ou six ans de plus que nous, qui avaient déjà une vision d'un choix syndical et d'une CFTC à faire évoluer, nous, toute l'équipe et moi, évidemment, j'étais un peu à la tête de la JOC à l'époque, on est passés à la CFTC avec explications dans chaque assemblée à la CGT. Nous étions dans cette optique immédiate de transformer la CFTC. Quand nous sommes arrivés, Jean Lannes avait fait place nette. On lui a dit : "On prend ensemble cette CFTC et on va travailler d'une manière tout à fait différente".<sup>19</sup>»*

---

<sup>18</sup> Expression de René Salanne. Ibid.

<sup>19</sup> Témoignage de René Salanne, interviewé par Louissette Brettas à Bierville, le 25 mai 1989.

### 3) L'organisateur

Le permanent donne du sens à l'action de ses jeunes camarades, les mobilise, les motive. Le succès ne l'empêche pas d'attirer leur attention sur les erreurs. Au congrès de l'Union du Pays basque, qui se tient à Saint-Jean-Pied-de-Port en octobre 1950, Jean Lannes bouscule les participants :

*« Certains jeunes se figurent tout connaître parce qu'ils ont pris des responsabilités et aussi des anciens qui se figurent être formés parce qu'ils ont l'expérience de l'âge alors que des problèmes nouveaux sont soulevés tous les jours, aussi bien dans le cadre de leur entreprise que dans le cadre national ou international, problèmes qui sont de plus en plus solidaires. Mais ces problèmes, les soupçonnent-ils seulement ? Et connaissent-ils seulement leur entreprise, même après avoir vécu plusieurs années à l'intérieur ? »*

En quelques années, le jeune militant assoiffé d'action est devenu un syndicaliste expérimenté et respecté. Ses voyages à Bordeaux lui permettent d'échanger avec des syndicalistes aguerris et compétents. Henri Hostein, secrétaire de l'Union départementale de Gironde et membre du comité confédéral, lui enseigne les règles, transmet son savoir-faire, le sensibilise au rôle de la formation. Tous les deux mois, le Basque participe aux bureaux régionaux pour organiser les écoles normales ouvrières et se coordonner sur la Sécurité sociale. De même, ses séjours parisiens lui font rencontrer des syndicalistes de la CFTC d'autres régions qui, comme lui, mènent des actions syndicales offensives. Ces jeunes, souvent formés par les « Cercles d'études » de la JOC, sont parfois passés par les combats de la Résistance, où ils ont côtoyé et apprécié des communistes. Au sein de l'organisation, les ouvriers défendent l'autonomie du syndicat face aux ingérences de l'évêque et des partis politiques, que ce soit le Parti communiste ou le MRP<sup>20</sup>. Ils revendiquent leur place dans un syndicalisme d'industrie qui se substitue au syndicalisme de métier.

Depuis la fin de 1945, Paul Vignaux, secrétaire général du Syndicat général de l'Éducation nationale (SGEN), Charles Savouillan, secrétaire général de la Fédération de la métallurgie et Fernand Hennebicq, de la Fédération des services concédés, ont créé un courant. En 1946, les mêmes responsables mettent en place des groupes d'études « Reconstruction », qui réunissent des intellectuels et des syndicalistes ouvriers. Ces derniers aspirent à acquérir des connaissances et à partager des analyses pour les éclairer dans leurs décisions. Paul Vignaux écrit le sens du travail engagé :

*« La gravité de la crise française exige de nous, plus que jamais, une volonté éclairée. Il nous a semblé utile de communiquer certaines études, afin de fournir des instruments de travail, d'analyse des problèmes et des solutions, et de provoquer des échanges de vues. Toutes ces études seront élaborées sous le*

---

<sup>20</sup> Le Mouvement républicain populaire (MRP) est un mouvement démocrate-chrétien et centriste. Il se veut le parti des résistants démocrates-chrétiens qui souhaitent dépasser le clivage droite-gauche. Il comprend des dirigeants politiques tels que Georges Bidault, Robert Schuman ou Pierre Pflimlin. Après 1947, le MRP est membre de la Troisième force, qui regroupe les socialistes et les modérés. Plusieurs dirigeants de la CFTC sont proches du MRP.

*signe de Reconstruction, reconstruction française inséparable des relations de notre pays avec les autres nations, placées elles aussi en face des problèmes de l'après-guerre. »*

Dès ces années, Jean Lannes se situe résolument dans le camp des réformistes de la CFTC. Sa réputation est déjà faite au sein de la confédération CFTC. En 1948, il fait voter, lors d'une assemblée de quatre-vingt-dix délégués du personnel ou militants de sa région, la suppression de toute référence confessionnelle. Il soutient l'organisation du syndicat par industries et s'oppose à celle par métiers, « *conception aristocratique et vieilloté* », s'attirant les foudres du secrétaire général de la Confédération, Maurice Bouladoux et du bureau confédéral. À la suite du conflit Morane-Saulnier, à Tarbes, le même secrétaire général fait rire les membres des comités nationaux aux dépens de Jean Lannes, qui a critiqué l'action du gouvernement où siège Paul Bacon, ministre du travail MRP : « *Et maintenant, les coups de pied de Lannes !* ». Au congrès d'octobre 1950, le Bayonnais demande que la CFTC entre dans la Confédération internationale des syndicats libres (CISL), en contradiction flagrante avec la position de la Confédération.

En 1950, son ami Charles Savouillan lui ouvre les portes de Reconstruction, où il rencontre Paul Vignaux, Albert Detraz et d'autres militants, qui élargissent son horizon et son cadre de pensée. Depuis quelque temps, au contact de syndicalistes de la CGT, il a commencé à « *lire comme un abruti, des dizaines et des dizaines de livres* ». Il dévore des livres d'histoire du syndicalisme, du mouvement ouvrier, de la CFTC comme de la CGT ou du Parti communiste, Lénine, Rosa Luxemburg, Jules Zirinheld... Il souhaite mieux connaître ses racines, le Pays basque, la société dans laquelle il vit. Par ses lectures, Jean Lannes veut être à la hauteur, gagner en crédibilité par rapport aux autres, ceux qu'il représente comme ceux contre lesquels il se bat, parler d'égal à égal avec les forts et les puissants<sup>21</sup>. « *La frénésie autodidacte qui caractérise le militant de droite comme de gauche illustre la force compensatrice d'un militantisme jouant le rôle d'une école de substitution. Le syndicalisme permet ainsi d'entamer un processus d'ascension sociale sans renier sa classe d'origine.* »<sup>22</sup>

Face à la grave pénurie de logements que connaît le pays, Jean Lannes et plusieurs de ses copains bayonnais montent le projet d'un lotissement de logements individuels avec jardin par autoconstruction<sup>23</sup>. Il a notamment convaincu l'évêque de libérer un terrain à Bayonne appartenant à l'Église. Leur projet social est explicite : « *Celui qui vient avec l'idée de bâtir sa maison pour ensuite ignorer les autres n'a rien à faire dans notre société.* » En 1950, le Comité ouvrier du logement (COL) à Bayonne, société coopérative d'HLM, est constitué pour servir de structure juridique au lotissement des Castors et

---

<sup>21</sup> De Taillac Élise, *Itinéraire de lecteur et trajectoire biographique : l'exemple de Jean Lannes, militant CFTC-CFDT*, université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, maîtrise de science politique, 2000.

Élise est l'une des petites-filles de Jean Lannes.

<sup>22</sup> Citation d'Olivier Wieviorka. À la fin de sa vie, sa bibliothèque était riche de plusieurs centaines de livres. La plupart ont été déposés au Musée de l'histoire vivante de Montreuil (93).

<sup>23</sup> Focus *Ville d'art et d'histoire*, Ville de Bayonne, 2023. Éditorial de Jean-René Etchegaray, maire de Bayonne, président de la Communauté d'agglomération Pays Basque.

rassembler le capital de base nécessaire à l'obtention des garanties des pouvoirs publics et les prêts bancaires.

En 1951, Charles Savouillan lui propose un poste de secrétaire fédéral à la Fédération de la métallurgie. Non sans hésitation, Jean et Marie Lannes acceptent et partent pour Paris en juin 1951 avec leurs deux filles, Marie-Thérèse et Geneviève. Ils mettent provisoirement de côté leur projet d'habiter le quartier des Castors de Saint-Amand. À leur départ, le chantier de quatre-vingts maisons commence et leurs copains promettent de bâtir leur maison. À Paris, Jean Lannes s'attelle à une rude tâche et à de nouveaux combats, tant aux côtés des travailleurs qu'au sein de son organisation syndicale. Les plus durs à mener ne sont peut-être pas ceux auxquels il pense...



*En 1948, lors du comité de grève Breguet CGT et CFTC.*



*En 1948, lors du comité de grève Breguet CGT et CFTC.*

### III. Une stature nationale (1951-1956)

En entrant dans la grande famille des « métallos », Jean Lannes s'ouvre des perspectives d'une autre dimension. Ces cinq années sont parmi les plus marquantes de sa vie professionnelle. Le secteur de la métallurgie est l'un des plus stratégiques de la France des années 1950 et la Fédération de la métallurgie est l'une des principales au sein de la CFTC, après celle des employés. La période est un tournant important sur le plan économique et social. La France sort des rationnements et des pénuries pour connaître bientôt une croissance forte et continue que la guerre d'Indochine puis celle d'Algérie contrarient. Les ouvriers veulent bénéficier de ses fruits et revendiquent des hausses de salaire.

Ces années sont aussi celles d'une transition pour la CFTC : les majoritaires traditionnalistes conservent leur pouvoir auquel ils s'accrochent. Mais les minoritaires gagnent du terrain grâce à leur effort de syndicalisation dans les fédérations industrielles comme la Métallurgie ou la Chimie. De sérieuses luttes opposent les deux camps, aussi bien dans les syndicats et fédérations qu'à la Confédération.

À la Métallurgie, Jean Lannes entend suivre la voie tracée par Charles Savouillan et qu'il a initiée à Bayonne : transformer la CFTC en un syndicat de masse autonome et attractif pour la classe ouvrière en plein essor. Pour cela, la CFTC doit se moderniser et se libérer de tous les carcans hérités de son histoire. Entre 1951 et 1956, il est de tous les combats. Secrétaire fédéral, il en devient vite le pilier jusqu'en 1954 et joue un rôle important lors de grands conflits. Il fait partie des membres actifs de Reconstruction et appartient au petit groupe de minoritaires qui mène la charge contre la Confédération. Au cours de cette période, ses réseaux de relations s'élargissent. Grâce à ses contacts d'une grande richesse et à ses lectures, sa pensée s'affermir. Il est l'un des défenseurs du « socialisme démocratique », troisième voie entre le capitalisme et le communisme. S'il gagne une stature incontestable, c'est au prix d'une vie harassante et pleine de coups venant de toute part. Après des premiers temps difficiles, l'arrivée d'Eugène Descamps modifie les conditions d'exercice de son métier de permanent syndical.

#### 1) Des premiers temps difficiles

En 1951, la Fédération est dans un piètre état<sup>24</sup>. Ses locaux sont exigus et inadaptés et ses finances, précaires. L'organisation a du mal à payer les salaires de ses permanents à la fin du mois. Certes, Charles Savouillan a réussi à publier le bulletin fédéral, *La Voix du métal*, mais les effectifs plafonnent à 25 000 ou 30 000 adhérents et les cotisations ont du mal à rentrer. Même en région parisienne, Jean Lannes constate que le syndicat se compose davantage d'adhérents éparpillés que de sections syndicales d'entreprise

---

<sup>24</sup> Georgi Frank, *Soufflons nous-mêmes notre forge, une histoire de la fédération de la métallurgie CFTC CFDT 1920-1974*, Les Éditions ouvrières, 1991, pp. 82-92.

ordonnées. L'expérience basque lui montre le chemin à parcourir pour parvenir à une organisation dynamique et efficace !

Le secrétariat est à l'image de la Fédération. Il ne comprend qu'une poignée de permanents. L'un d'eux, le Nordiste Alfred Willame, se consacre entièrement à la représentation de la Fédération à la Communauté européenne du charbon et de l'acier (CECA) et au Conseil économique et social (CES). Un deuxième, Guyand, s'occupe à mi-temps de la sidérurgie. Benjamin Bobin, ouvrier tourneur chez Renault, devient secrétaire général en 1951 en remplacement de Charles Savouillan. L'accueil de Jean Lannes à son arrivée à Paris n'a pas été très chaleureux. Nestor Rombeaut, président depuis 1950, n'y était pas favorable. Un bureau minuscule lui est affecté et il peine à se faire rembourser ses modestes frais de déménagement. L'appartement de Gennevilliers que la Fédération lui procure et dans lequel il habite avec sa famille mesure 27 m<sup>2</sup>. Situé à proximité d'une grande usine chimique, il dispose de fenêtres en contrebas donnant sur la rue où passent de nombreux autobus. Les toilettes sont dans la cour et le plancher s'affaisse. Jean et Marie Lannes évoqueront souvent les conditions d'inconfort et d'insalubrité dans lesquelles ils ont vécu pendant quatre ans avec leurs deux fillettes, bientôt rejointes par Claire, en 1952, et Jacques, en 1954. Il faut l'abnégation sans faille de ces militants et le sacrifice de leurs épouses, « *ces veuves du syndicalisme* »<sup>25</sup>, le plus souvent issues de la Jeunesse ouvrière chrétienne des femmes (JOCF) et partageant les convictions de leur mari, pour accepter de vivre dans de telles conditions !

Jean Lannes travaille beaucoup et ne dort qu'une nuit sur deux. Il reçoit des délégations d'entreprise, rédige et publie le *Bulletin du militant*, s'occupe de la comptabilité, répond au courrier. Dès son arrivée, ses collègues lui refilent la tâche de rédiger le rapport moral en vue du prochain congrès. Trois mois après, le nouveau secrétaire fédéral envisage de revenir à Bayonne ! Pourtant, il devient incontournable à la Fédération, sa « *véritable cheville ouvrière jusqu'au milieu de la décennie* », selon l'historien Franck Georgi<sup>26</sup>. Jean Maire confirme qu'il est « *le principal dirigeant de la Fédération de la métallurgie jusqu'en 1954* »<sup>27</sup>. En 1953, il remplace Benjamin Bobin comme membre du conseil confédéral de la CFTC.

Son influence vient de relations qu'il tisse avec de nombreux militants qui se sont imposés localement. Eux aussi sont issus de la JOC, rodés aux luttes sociales et proches des idées défendues par les minoritaires : Gilbert Declercq à Nantes, Jean Maire à Montbéliard, Paul Brayet à Saint-Étienne, André Soulat chez Renault, Pierre Jeanne en Seine-Maritime, Eugène Descamps en Moselle, Henneque dans le Nord, Maurice Bonnet en Isère. Plusieurs détiennent des responsabilités dans des unions interprofessionnelles, comme René Mathevet dans la Loire, Jean Boyer dans le Puy-de-Dôme, André Saury à Toulouse. Ces responsables locaux n'excluent nullement le recours à la cessation de

---

<sup>25</sup> Expression de Pierre Jeanne, un ami de Jean Lannes, citée dans Frank Georgi, *Soufflons-nous-mêmes notre forge, Une histoire de la Fédération de la métallurgie*, p. 110.

<sup>26</sup> *Soufflons-nous-mêmes notre forge*, p. 103.

<sup>27</sup> Hommage de Jean Maire lors des obsèques de Jean Lannes, le 19 octobre 1999.

travail pour obtenir satisfaction : en 1951, la Fédération instaure à titre facultatif une caisse de secours en cas de grève. En 1952, Jean Lannes représente son organisation à la Conférence des industries mécaniques organisée à Genève par le Bureau international du travail (BIT), ce qui lui fait connaître de plus près les relations du travail à ce niveau. La même année, l'Union des industries métallurgiques et minières (UIMM), la plus grande et la plus puissante des organisations patronales, persiste à renvoyer la signature d'une convention collective de branche à des négociations locales, où les choses évoluent. En juin 1953, une convention collective est signée à Lille. Puis une douzaine sont conclues en deux ans, à Limoges, Arras, Strasbourg, Mulhouse, Lyon, Orléans, Grenoble, Saint-Étienne, Douai, Paris... En septembre 1954, on recense soixante-dix conventions collectives territoriales<sup>28</sup>.

Toutes ces tâches accomplies à la Fédération ne l'empêchent pas de participer activement au mouvement Reconstruction, où il étudie les grands sujets de l'actualité sociale et politique du moment<sup>29</sup>. Avec ses amis Paul Vignaux, René Mathevet, Albert Détraz ou Pierre Jeanne, il rencontre de fortes personnalités d'horizons divers, comme Pierre Mendès-France, qui l'impressionne par son intelligence, le philosophe Jean-Pierre Faye ou l'historien François Fejtö. Les liens d'amitié seront durables avec beaucoup d'entre eux. Il anime des antennes locales de réflexion du groupe Reconstruction en Aquitaine. Cette expérience fortifie le militant, conforte son bagage culturel et sa soif de lecture et donne de l'assurance à l'homme. En 1953, il présente le « socialisme démocratique » que vient d'adopter le groupe Reconstruction lors d'un meeting présidé par l'écrivain et journaliste Albert Camus.

De même, le Bayonnais porte le fer au sein de l'appareil confédéral en compagnie de ses copains minoritaires. Avec René Marion, de la Chimie, Marcel Gonin, de la Loire, et Albert Détraz, du Bâtiment, il défend des positions de gauche dans le journal *Témoignage chrétien* du 25 avril 1952. L'article déclenche les foudres de Gaston Tessier, le dirigeant emblématique de la CFTC, qui exige le respect de la discipline confédérale. Au congrès fédéral de Nantes de septembre 1952, Jean Lannes renouvelle ses critiques sur la politique réactionnaire du président Pinay, jugée trop libérale. Deux mois plus tard, il est l'un des membres du bureau provisoire de la tendance qui, avec Paul Vignaux, Pierre Jeanne et Albert Détraz, organise les minoritaires contre la Confédération. Lors de la grève de 1953, où les dirigeants de la CFTC s'accordent avec le gouvernement pour arrêter le mouvement, Jean Lannes devient le secrétaire du « comité de vigilance » constitué pour surveiller la Confédération.

Au sein de la Fédération, sa situation est difficile à vivre. Le Basque cristallise les oppositions sur son nom. Ses positions publiques sont critiquées par une partie des métallos, notamment ceux du Nord et d'Alsace, restés attachés aux conceptions

---

<sup>28</sup> CFDT Métallurgie, *Une histoire de la Fédération de la métallurgie CFTC-CFDT, 100 ans, ça se raconte, 1921-2021*, 2021, p. 65.

<sup>29</sup> Nous n'avons pas trouvé d'articles de Jean Lannes lors de ces deux années. L'intéressé disait qu'il signait très peu d'articles de son nom, deux ou trois, tout au plus.

chrétiennes de la CFTC. Les tensions sont aussi permanentes avec les autres secrétaires fédéraux et au sein du bureau fédéral, où Jean Lannes apparaît bien isolé. Le congrès de septembre 1953 voit le triomphe d'Eugène Descamps et la mise à l'écart de son ami basque. Jean Lannes est fatigué et las de ne pas être reconnu alors qu'il se donne à fond : « *J'ai été cassé* », dira-t-il. Secrètement, il envisage à nouveau de quitter la Fédération.

## **2) Un attelage Descamps-Lannes bénéfique**

L'arrivée du Nordiste comme secrétaire général de la Fédération de la métallurgie en janvier 1954 débloque la situation. Les deux hommes s'entendent bien et donnent un nouveau souffle à la Fédération.

Celui qu'on surnomme « Gégène » rassure et s'impose par sa personnalité. Ancien responsable de la JOC, doté de solides convictions chrétiennes et socialistes, chaleureux, il a fait ses preuves en Lorraine. Ne participant pas au mouvement Reconstruction, parfois même en désaccord avec ses lignes, Descamps est reconnu et accepté par une partie des majoritaires. Son esprit d'indépendance et son sens du compromis lui font jouer un rôle central au sein de la Fédération mais aussi de la CFTC<sup>30</sup>. Car « Gégène » sait évoluer. Depuis la grève de 1953 où il a mobilisé ses troupes lorraines, il se rapproche des minoritaires, dont il devient l'un des représentants. Le nouveau secrétaire général apporte une stabilité, une sérénité et une cohésion à la Fédération et à son exécutif.

Les deux hommes se partagent les tâches. Descamps dirige la maison et assure les liaisons avec la Confédération. Lannes s'occupe de l'information des militants, de la formation des sections syndicales d'entreprise, de l'action revendicative et de l'unité d'action, de l'organisation interne y compris de la trésorerie où il faut mettre de l'ordre<sup>31</sup>. Chaque mois, il lui faut trouver les ressources nécessaires au paiement des salaires des permanents et des secrétaires à Paris. La Fédération quitte bientôt la rue de Montholon pour s'installer rue Mayran, toujours dans le IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, dans des locaux plus spacieux et adaptés. Acte symbolique, Descamps et Lannes repeignent les lieux durant un week-end. Signe d'offensive, l'affiliation à la caisse de grève, jusque-là facultative, devient obligatoire en 1954.

Cette entente entre les deux hommes se manifeste lors des grandes grèves de Saint-Nazaire et de Nantes à l'été 1955. Dans un mouvement parti de la base, les métallurgistes de Saint-Nazaire revendiquent un alignement de leurs salaires sur ceux de la région parisienne. Après trois semaines d'une rare violence, un accord du 16 août augmente les rémunérations de 22 %. Le conflit de Saint-Nazaire à peine réglé, le mouvement démarre à Nantes. Les locaux du siège patronal sont saccagés et de durs affrontements opposent les ouvriers aux CRS et aux gendarmes. Les grévistes

---

<sup>30</sup> Georgi Frank, *Eugène Decamps, chrétien et syndicaliste*, Les Éditions de l'Atelier, 1997.

<sup>31</sup> Témoignage de Jean Maire du 19 octobre 1999.



obtiennent une hausse de 16 %. La CFTC, avec Gilbert Leclercq<sup>32</sup> est à la pointe du combat de ces deux conflits et la Fédération vient en soutien. Eugène Descamps assiste aux négociations qui se déroulent à Saint-Nazaire ou à Paris. Jean Lannes prend le relais sur le conflit de Nantes. Il est au premier rang des manifestants aux côtés des leaders syndicaux locaux et participe aux négociations. Les permanents fédéraux aident à établir les liaisons avec les pouvoirs publics et avec la CGT et FO. L'attitude de la CFTC lors de ces deux conflits lui permet de remporter un net succès aux élections professionnelles suivantes.

La Fédération pousse l'avantage gagné lors de ces conflits en prenant l'offensive dans de nombreuses entreprises métallurgiques du pays. Une cinquantaine d'accords sont conclus dans de grandes sociétés, portant notamment sur les salaires, les retraites complémentaires et une troisième semaine de congés payés. La convention collective de la métallurgie, enfin signée à la fin de 1955, généralise ces avantages à tous les salariés de la branche. La dynamique se propage dans d'autres secteurs : plus de 1 800 conventions et accords sont conclus entre 1950 et 1956, parmi lesquels 550 conventions collectives. En mars 1956, le gouvernement de Guy Mollet généralise par voie législative la troisième semaine de congés payés.

Enfin, Jean Lannes et Eugène Descamps se partagent les tâches sur l'évolution de la CFTC. Encore en septembre 1954 où le Bayonnais défend le « socialisme démocratique » au congrès de la Métallurgie, il est élu bon dernier et manque de se faire évincer du bureau fédéral. Mais au congrès confédéral de mai 1955, le premier attaque les dirigeants de la majorité sur leur absence de pensée et de politique quand le second regrette son désintérêt pour la formation des militants et le refus d'alliance avec FO et la CGT. De même, si le Basque rencontre à Detroit le puissant syndicat américain de l'automobile, United Auto Workers (UAW), dirigé par Walter Reuther, le secrétaire général saura suspendre l'affiliation de sa fédération à la CISL quelque temps plus tard pour calmer les relations avec la Confédération.

À la fin de l'année 1956, la Fédération de la métallurgie est lancée sur de nouveaux rails. Bien souvent, elle est devenue un acteur qui compte face au patronat et à la CGT. Ses effectifs remontent à partir de 1954, pour atteindre 40 000 adhérents en 1956. Sur son secteur, elle est la deuxième organisation derrière la CGT, précédant FO. En regroupant 15 % des effectifs confédéraux en 1961, la Métallurgie devient la première fédération de la CFTC, dépassant celle des Employés. Par son action dans les entreprises

---

<sup>32</sup> Gilbert Leclercq (1919-2004) est l'une des figures de la CFTC-CFDT de cette génération. Membre de la JOC puis de l'Action catholique ouvrière (ACO), il occupe divers emplois dans des entreprises de la métallurgie nantaise. En 1950, il devient permanent de l'union locale CFTC de Nantes. Membre de Reconstruction, il est l'un des principaux artisans de la laïcité au sein de son syndicat. En 1959, il est l'auteur d'un rapport sur la planification démocratique. En 1964, il est secrétaire régional de l'Union régionale des Pays de la Loire. En 1970, il défend l'autogestion au congrès d'Issy-les-Moulineaux. Il milite au PSU, avant d'adhérer au PS en 1974.

et ses militants dynamiques, elle est un exemple pour les autres secteurs. Pour reprendre l'expression de Frank Georgi, elle devient la « *colonne vertébrale de la CFTC* ».

Au congrès de 1956, Jean Lannes annonce son départ du bureau fédéral. Avec ses méthodes directes et son caractère trempé, il a joué un rôle de pionnier à une période où domine l'épreuve de force. Les ouvriers métallurgistes ont alors besoin de militants comme lui face aux patrons durs et à une CGT qui se veut hégémonique. De même, ses positions sans concession ont contribué à l'évolution de la CFTC en CFDT : se serait-elle faite sans ruptures ?

Après cinq années passées à la Fédération, le Basque est épuisé physiquement et moralement : « *J'en ai marre, j'en ai trop pris dans la gueule, je m'en vais* ». En 1956, après son annonce, il est réélu triomphalement au conseil fédéral de la Métallurgie ! Malgré les liens amicaux qu'il tisse avec « Gégène », il aspire à mener une vie moins agitée, à passer plus de temps avec sa famille, à retrouver son pays, ses amis bayonnais, sa montagne. Son engagement dans le syndicalisme reste entier et va se manifester sous d'autres formes.



*En 1956, au congrès de Dunkerque de la CFTC, avec notamment Pierre Jeanne et Georges Librelle.*



*À Genève, au Bureau international du travail (BIT), en 1952.*



*Au Bureau international du travail (BIT) à Genève, en 1952, avec des délégués japonais.*



*À Detroit, en 1953, avec des représentants du syndicat automobile américain UWA, dirigé par Walter Reuther (au milieu).*





*Nantes, 20 août 1955. Jean Lannes est à la tête de la manifestation des métallos (6<sup>e</sup> en partant de la droite, tenant sa veste à l'épaule). Il y aura 1 mort et 76 blessés. Photo tirée de Paris Match n° 339 du 24 septembre 1955.*

## IV. Retour à la base (1956-1961)

De retour à Bayonne après cinq années de vie parisienne, Jean Lannes retrouve ses repères. En son absence, ses copains lui ont bâti une maison « Castor » dans le quartier de Saint-Amand, où il s'installe avec son épouse et leurs quatre enfants. Une quatrième fille, Françoise, naît en 1957. Il se fait embaucher à l'usine Breguet Aviation de Biarritz, l'une des plus importantes de l'agglomération bayonnaise. Issue des anciens ateliers de construction aéronautique Latécoère fondés en 1936, elle a été reprise par Louis Breguet en 1940 pour former la Société méridionale aéronautique (SMA). En 1960, l'unité, qui emploie 2 000 salariés, fabrique principalement les Breguet BR 1150 Atlantic, avions de patrouille maritime<sup>33</sup>. Jean Lannes occupe un emploi d'agent technique affecté à l'organisation des ateliers<sup>34</sup>. Trois semaines après son retour, il reçoit un avertissement pour un affichage dans un atelier. Il est vite élu délégué du personnel et membre du comité d'entreprise. Sous son impulsion, l'équipe syndicale se renforce rapidement de 150 cotisants et développe une action revendicative. L'établissement connaît deux grèves importantes. La CFTC progresse aux élections professionnelles aux dépens de la CGT et devient majoritaire.

### 1) Un retrait partiel

En décembre 1956, Jean Lannes est réélu au bureau de l'Union locale Pays basque en compagnie d'Henri Carricano, Michel Menta, Robert Lagarestre et les « représentantes féminines » Hélène Labouheure et Mayi Desclaux. Au congrès, il incite les adhérents à réfléchir sur le sens de l'organisation syndicale autour des valeurs de bien-être, de liberté et d'émancipation. Que veut la CFTC ? Quelle société voulons-nous bâtir ? Quelle place pour la CFTC ? Comment élever le degré de conscience des travailleurs et leur degré d'organisation ? De façon très pragmatique, il oblige aussi les participants à comprendre les échecs pour progresser.

- Pourquoi, à Cambo-les-Bains, une section syndicale CFTC qui a compté 250 adhérents disparaît-elle à la suite du départ de son leader ? Ce dernier, malade, n'a pas été remplacé car le syndicat n'était nullement structuré !
- À Saint-Jean-de-Luz, comment expliquer l'absence d'implantation du syndicat alors que les votes en sa faveur sont nombreux ?
- À Saint-Vincent-de-Tyrosse, que pouvons-nous faire pour pénétrer dans une usine de transformation du bois et dans les deux usines de chaussures où aucune

---

<sup>33</sup> En 1965, la Société des avions Marcel Dassault acquiert 66 % du capital de Breguet Aviation et, en 1971, l'établissement biarrot est intégré à Dassault Aviation, avec la fusion des deux sociétés qui donne naissance à la Société Avions Marcel Dassault-Breguet Aviation (AMD-BA). L'établissement se spécialisera dans l'industrialisation et la fabrication de pièces composites pour les avions civils et militaires.

<sup>34</sup> Témoignage de Jean Caliot.

organisation syndicale n'est présente ? Ne peut-on pas rapprocher les camarades de ces usines avec ceux d'Hasparren qui sont confrontés aux mêmes problèmes de salaires et de conditions de travail ?

- Dans plusieurs secteurs, quelques adhérents sont présents dans des entreprises. Ne peut-on pas les organiser ?

En revanche, son installation au Pays basque ne lui permet plus de participer comme avant à Reconstruction, qui poursuit ses réflexions sur les grands événements internationaux. De jeunes militants, comme Jeannette Laot, Jacques Julliard et Edmond Maire<sup>35</sup>, prennent la relève.

De même, Jean Lannes n'apparaît plus en première ligne du combat des minoritaires contre la Confédération au cours des années 1957-1961. Pendant deux ans, ces derniers attirent toujours de nouveaux adhérents sans être représentés dans les instances dirigeantes de la CFTC. En 1959, un compromis se dessine avec une partie des majoritaires. Eugène Descamps, René Mathevet et Morel, tous amis du Bayonnais, occupent des postes à responsabilité à la Confédération. Malgré quelques réticences au départ, Jean Lannes partage la position de la Métallurgie, qui se range à celle de son secrétaire général appelé à de hautes fonctions. Pour autant, son retrait des responsabilités nationales n'est pas total. Ses préoccupations ne se limitent pas aux problèmes du Pays basque.

- En 1960, il contribue avec Jean-Marie Kieken à la formation des permanents de la CFTC. Le guide de trente pages qu'ils produisent à cette occasion précise le rôle du permanent et les pièges à éviter<sup>36</sup>.
- De même, le Bayonnais ne coupe pas les liens avec sa Fédération, où ses copains occupent les postes de responsabilités. Il accepte d'animer et de coordonner le secteur de l'aéronautique. Il fait des propositions sur les politiques salariales. En 1958, à la demande de la Fédération, il assure une coordination dans le grand Sud-Ouest, Toulouse compris, et aide à réfléchir aux nouvelles structures régionales de la Métallurgie. Au congrès de Lyon de 1960, il présente un rapport sur la planification démocratique.
- Entre 1958 et 1964, Jean Lannes organise des réunions entre les Unions territoriales CFTC de Bayonne, Pau et Tarbes<sup>37</sup>. À la fin des années 1950, la découverte du gaz de Lacq et de puits de pétrole à Parentis transforme l'économie régionale et oblige la CFTC à revoir son organisation territoriale. Les responsables des Unions départementales (UD) de Pau, Tarbes et Bayonne, notamment Léon Peyré, Henri Birebent et Jean Caliot, étudient les conditions du développement du syndicat dans les secteurs de la Chimie, de la Chaussure, de

---

<sup>35</sup> Helvig Jean-Michel, *Edmond Maire, Une histoire de la CFDT*, Seuil, 2013, p. 63.

<sup>36</sup> Archives Jean-Lannes-Confédération CFDT.

<sup>37</sup> Ils l'appellent le « comité 3 B », pour Béarn, Bigorre, Basque.

la Métallurgie et chez les fonctionnaires. La CFTC parvient ainsi à s'implanter chez Péchiney-Noguères. Il s'agit aussi de ne pas laisser les seuls Bordelais maîtres du terrain et libres de prendre les décisions. Les réunions se tiennent à Bayonne, sans la Dordogne ni le Lot-et-Garonne.

## **2) Nouvelle donne**

Enfin, Jean Lannes s'implique sur la guerre d'Algérie, qui mine la société française. Au niveau national, Eugène Descamps, André Jeanson, Marcel Gonin, Théo Braun ou Albert Détraz se bagarrent pour barrer la route au fascisme et trouver une solution négociée. Localement, de nombreux responsables de la CFTC soutiennent discrètement les militants du FLN. Sans appartenir à un réseau, ils agissent de leur propre chef en assurant des planques, en mettant à disposition une salle ou en prêtant du matériel pour tirer des tracts. Des valises sont entreposées au siège de la Fédération de la métallurgie, à Paris. S'il est resté très discret sur les modalités, Jean Lannes apporte sa contribution en facilitant le passage de frontière avec l'Espagne.

Au cours des années 1960 et 1961, une nouvelle donne apparaît à la CFTC. Le combat des minoritaires pour conquérir le pouvoir a été gagné. L'heure est venue de l'exercer. « *Enfin, les difficultés commencent* », auraient pu dire les minoritaires, comme le dit Alexandre Bracke à son ami Léon Blum quand il arrive au pouvoir, en juin 1936 ! Alors que la guerre d'Algérie absorbe les énergies des responsables, Eugène Descamps est élu au poste de secrétaire général de la CFTC. La nouvelle équipe plus consensuelle apporte cohésion et dynamisme au syndicat français. La CFTC entre dans une nouvelle phase de son histoire, offrant des perspectives nouvelles à Jean Lannes.



*Lors du congrès de la Fédération générale de la métallurgie, en 1958.*





*À l'École normale ouvrière de Theix (63), en 1961.*

## V. Constructeur de la CFDT (1961-1973)

Au congrès de novembre 1964, la CFTC se transforme en CFDT sans dégâts majeurs. Elle conforte son orientation vers le « socialisme démocratique » qui la distingue de sa rivale cégétiste. Au congrès de 1970, la CFDT se dote d'une doctrine moderne autour de ses trois piliers : l'autogestion de l'entreprise et de la société, la planification démocratique et la propriété sociale des moyens de production. La CFDT bénéficie d'une vague d'adhésions en mai-juin 1968 et les années suivantes. La nouvelle organisation a le vent en poupe et attire les nouvelles couches sociales, techniciens, ouvriers spécialisés, cadres, immigrés, ouvriers issus du milieu rural, etc.

Au cours de ces années, Jean Lannes apporte sa pierre à l'édifice de la CFDT pour laquelle il se bat depuis quinze ans. Le Bayonnais n'occupe pas de postes de responsabilité au bureau et au secrétariat confédéral et demeure dans le Sud-Ouest. Ses amis au pouvoir ont besoin de ses compétences pour mener le vaste chantier de rénovation et n'hésitent pas à le solliciter. Sa contribution à la construction du nouveau syndicat revêt des formes multiples en cohérence avec son parcours.

### 1) *Président des métallos*

En octobre 1960, son élection comme président de la plus grande fédération de la CFTC le relance<sup>38</sup>. Petite revanche pour celui qui avait été relégué au fond de la salle du congrès fédéral de Nantes huit ans plus tôt ou tout juste réélu au bureau fédéral en 1954 ! Il succède à ce poste à Jean Maire, qui devient secrétaire général de la Métallurgie en remplacement d'Eugène Descamps. Jean Maire, ouvrier de Peugeot Montbéliard, est le vrai « patron » de la Métallurgie. Pierre Jeanne prend en main l'action revendicative. Le président qu'est Jean Lannes ne conduit pas la politique et ne gère pas la vie quotidienne. À l'image du président de la IV<sup>e</sup> République, il représente l'organisation à l'extérieur, notamment auprès d'institutions ou d'organisations syndicales étrangères. Sa présence auprès d'ouvriers en grève, comme aux établissements Bouyer, à Montauban, ou avec les mineurs de Decazeville, en décembre 1961, marque le soutien de la Fédération. Chaque année, le Bayonnais préside, sauf en 1971, le congrès fédéral. Sa présence apporte une autorité morale et garantit une continuité entre les anciens qu'il représente et les nombreux jeunes militants, souvent issus de la JOC, qui dynamisent le syndicat depuis 1955. Il assure une fonction de régulation générale de l'institution, notamment en cas de crise où il peut être amené à arbitrer un conflit interne. Apport très précieux pour un secrétaire général au cœur de l'action, le président est un ami expérimenté avec qui il peut échanger en toute confiance sur les évolutions à prendre<sup>39</sup>.

---

<sup>38</sup> Jean Lannes est élu président par le conseil fédéral du 1<sup>er</sup> octobre 1960 par 36 voix pour contre 3 pour Hennequez (non candidat) et 1 vote blanc. Descamps est élu secrétaire général par 40 voix. Très vite, ce dernier est remplacé par Jean Maire à la tête de la Fédération.

<sup>39</sup> Témoignage de Jean Maire du 19 octobre 1999.

En 1961, la Fédération dénonce le pouvoir sans contrôle des militaires et s'oppose au putsch des généraux. Elle proteste contre les massacres d'Algériens, « *traités comme des chiens* » lors de la manifestation parisienne du 17 octobre 1961. Elle se montre solidaire des morts du métro Charonne lors de la manifestation du 8 février 1962 organisée pour protester contre les agissements de l'OAS. Deux ans après l'indépendance, en juillet 1964, Jean Lannes participe avec André Soulat et Albert Mercier à la délégation de la Fédération qui rencontre en Algérie le nouveau ministre du Travail du gouvernement de Ben Bella, Boudissa Safi, ancien ouvrier de Renault qu'il a connu avant l'indépendance.

Pendant toutes ces années, Jean Lannes appuie la politique de professionnalisation et de modernisation que mènent Jean Maire et son équipe : développement des formations syndicales, acquisition de nouveaux équipements, emménagement dans des locaux plus vastes et adaptés, ouverture sur l'international<sup>40</sup>. En 1965, l'organisation devient la Fédération générale de la métallurgie (FGM) pour marquer l'ouverture à toutes les catégories, ouvriers spécialisés et professionnels, employés, ingénieurs et cadres, techniciens de plus en plus nombreux, hommes et femmes, travailleurs d'origine étrangère. En 1966, la FGM s'engage dans des actions avec la CGT en application de l'accord conclu entre les deux confédérations. En 1968, après tant d'années de discussions, la FGM adhère à la Fédération internationale des organisations de travailleurs de la métallurgie (FIOM), puis à la Fédération européenne des métallurgistes (FEM), membre de la CISL.

La nomination à la présidence de la Métallurgie réintroduit Jean Lannes dans des réseaux parisiens et internationaux. Cette fonction, qui ne l'occupe qu'une partie de son temps, lui permet de s'investir pleinement comme permanent régional en Aquitaine et dans d'autres fonctions.



*Avec Jean Maire.*

---

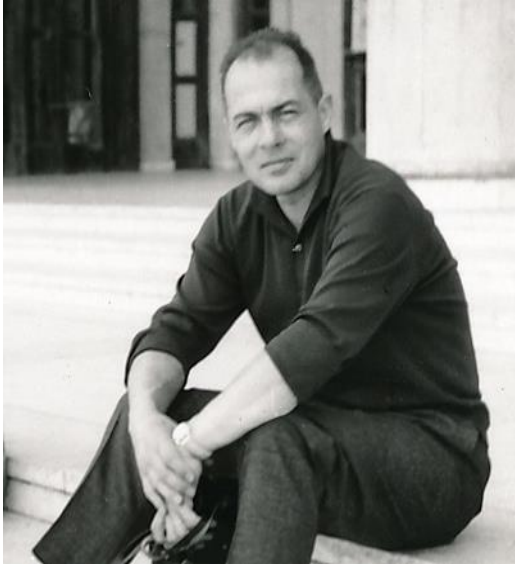
<sup>40</sup> Georgi Frank, *Soufflons nous-mêmes notre forge, Une histoire de la Fédération de la métallurgie 1920-1974*, Les Éditions ouvrières, 1991.



*En 1968, à la tribune du congrès de la Fédération générale de la métallurgie (FGM).*



*En 1964, réunion entre la Fédération générale de la métallurgie (FGM) et la Fédération internationale des organisations de travailleurs de la métallurgie (FIOM), avec Jean Maire au centre. Jean Lannes est à ses côtés fumant la pipe.*



À Alger, en 1964.

## **2) Leader aquitain de la CFTC-CFDT (1961-1973)**

À l'été 1961, la Confédération lui demande de démissionner de l'emploi qu'il occupe chez Dassault-Breguet pour devenir son délégué permanent régional en Aquitaine. Sa mission est de mener à bien le chantier de réorganisation interne dans la région.

L'objectif des responsables confédéraux est de créer, dans chaque région, une instance interprofessionnelle autonome pour représenter la CFDT à ce niveau et lui servir de relais. Un groupe de travail animé par Jean-Marie Kieken, et auquel Jean Lannes a participé, a conclu en ce sens. La nécessité d'une telle instance régionale se fait particulièrement sentir en Aquitaine. Un simple comité établit des « liaisons » entre les Unions départementales interprofessionnelles de Gironde, des Landes, des Basses-Pyrénées et celle des Hautes-Pyrénées. Aucune fédération n'en fait partie.

Dans une lettre du 21 juillet 1961, le conseil confédéral précise aux Unions départementales d'Aquitaine que Jean Lannes travaillera plus particulièrement dans les secteurs des Hautes et Basses-Pyrénées selon un plan établi en accord avec les UD et que son travail se situera dans le cadre du comité de liaison régional. Depuis 1946, il entretient des liens amicaux avec plusieurs des responsables des départements de la région : les Bordelais Marc Gaillard et Henri Duzès, avec qui il a travaillé au sein de Reconstruction, Jacques Lagroye, ancien responsable de l'UD Gironde, et Jean Roy. Ces dirigeants ont une vision proche du syndicalisme et de celle des minoritaires. Lannes peut aussi s'appuyer sur la Métallurgie, la plus importante et la plus dynamique des fédérations.

Jean Lannes conduit sa mission en trois temps. À partir d'octobre 1961, il commence par regrouper les six unions départementales interprofessionnelles d'Aquitaine et celle



des Hautes-Pyrénées<sup>41</sup> au sein du comité de liaison régional. Les réunions se tiennent à Bayonne puis, à partir de 1962, à Bordeaux, où il est basé afin de faciliter la présence de tous les départements. À ce stade, les secteurs professionnels, y compris de grandes fédérations comme celles de la Métallurgie ou de la Chimie, ne sont pas structurés au niveau régional.

Après le congrès confédéral de mai 1963 et toute l'année 1964, le comité de liaison se mobilise pour la réussite de « l'évolution » de la CFTC en CFDT, sur laquelle les adhérents doivent se prononcer lors du congrès de novembre 1964. Jean Lannes participe à l'animation de quatre-vingt-trois réunions dans toute l'Aquitaine pour défendre le projet et convaincre les adhérents. Pendant plusieurs mois, il organise une vaste campagne de communication pour expliquer les changements décidés lors du congrès : distribution de 60 000 tracts, de milliers d'affiches, organisation de formations, de journées d'études, de sessions professionnelles et interprofessionnelles. L'évolution de la CFTC en CFDT se traduit par la stabilité de ses adhérents entre 1963 et 1964 malgré le refus d'une partie des adhérents d'aller à la CFDT. Mais le nombre de timbres payés reprend sa croissance dès 1966, et ce jusqu'en 1975<sup>42</sup>.

Puis, en mars 1968 une instance régionale interprofessionnelle disposant d'une autonomie est créée. Le Comité régional de liaison se transforme en un Comité régional d'Aquitaine (CRA). Les Hautes-Pyrénées quittent l'Aquitaine pour rejoindre Midi-Pyrénées. De nouveaux statuts sont adoptés avec l'accord unanime des Unions départementales (hors Dordogne, absente). Des règles définissent les relations entre les permanents régionaux et les UD. Alors que la CFDT est en pointe après Mai-68, une plateforme régionale fixe des priorités sectorielles et géographiques afin de développer la CFDT en Aquitaine. En 1969, les questions d'emploi prennent une nouvelle importance et des commissions paritaires régionales de l'emploi se mettent en place dans différents secteurs<sup>43</sup>.

Enfin, en septembre 1970, se déroule la troisième phase visant à intégrer les fédérations dans l'instance régionale de la CFDT aux côtés des Unions départementales interprofessionnelles. Le Conseil régional d'Aquitaine (CRA) se transforme en une Union régionale d'Aquitaine (URA) pour intégrer les secteurs professionnels. Ces derniers participeront à la vie de l'Union régionale d'Aquitaine au fur et à mesure de leur organisation. La région CFDT Aquitaine se dote d'un budget, décide de cotisations et définit une stratégie de développement en rapport avec les réalités régionales. En 1971, un « grand conseil élargi » regroupe les Unions départementales et les responsables

---

<sup>41</sup> La présentation s'inspire de la note réalisée par Jean Lannes en 1975, « *Contribution à l'histoire de la CFTC-CFDT dans la région du Sud-Ouest* », qui devait être présentée au congrès de l'Union régionale d'Aquitaine de 1975. Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques (Pau), sous-série 42J, don de Jean Lannes.

<sup>42</sup> Statistiques annexées à la note de Jean Lannes sur l'histoire de la CFTC-CFDT en Aquitaine (1923-1973), Archives de Pau, 42J. Ce nombre est de 14 035 en 1963, 15 899 en 1964, 15 495 en 1965, 16 136 en 1967 et 24 768 en 1974.

<sup>43</sup> Suite à l'accord interprofessionnel de 1969 sur l'emploi.

régionaux professionnels. Après le congrès de 1970, les Unions régionales interprofessionnelles seront membres à part entière du bureau national, l'organe directeur de la CFDT, à la place des Unions départementales et aux côtés des fédérations professionnelles et de personnalités désignées par le bureau sortant. Elles entrent aussi au conseil national, qui contrôle le bureau national.

L'activité de permanent régional qui occupe la majeure partie de son temps n'empêche pas Jean Lannes d'effectuer des missions à temps partiel pour répondre à des demandes de la Confédération : des formations syndicales dans le cadre de la coopération internationale et la représentation de la CFDT au Conseil économique et social (CES).

### ***3) L'heure de la coopération internationale (1963-1971)***

En 1963, Gérard Espéret, responsable du secteur international à la CFTC, sollicite Jean Lannes pour intervenir comme formateur dans une session internationale en Afrique organisée par l'Institut syndical de coopération technique internationale (ISCTI), qui relève de la CFTC. La formation, qui se déroule au Congo, s'adresse à une trentaine de syndicalistes de plusieurs pays d'Afrique équatoriale française. À son arrivée, la première difficulté est de trouver une salle de formation. Ces États qui viennent d'accéder à l'indépendance affrontent les effets durables de la colonisation, la misère et la corruption, à laquelle n'échappent pas des représentants des travailleurs. En octobre-décembre 1965, Jean Lannes assure à nouveau différentes missions au Congo en tant qu'expert d'éducation ouvrière pour le compte du Bureau international du travail (BIT). Lors d'un troisième séjour en Afrique, en 1966, il participe à une formation au Katanga, province du Congo, qu'organise le BIT. Lors d'une « *série de meetings regroupant à chaque fois 200 à 300 personnes* », il explique ce que sont une convention collective et des délégués du personnel.



*En 1963, durant le stage syndical inter-États au Congo.*

Entre 1967 et 1971, il part pour l'Amérique latine à la demande de la Confédération latino-américaine des syndicats chrétiens (CLASC) dans le cadre des activités de l'ISCTI. À cinq reprises, Jean Lannes parcourt seul l'Argentine, le Brésil, le Pérou, l'Équateur, le Venezuela, le Costa Rica, la Colombie, l'Uruguay et le Chili. Lors de son premier périple, les syndicalistes locaux lui demandent la recette des cocktails Molotov ! En Colombie, il participe à une manifestation pour déposer une gerbe en l'honneur de Simon Bolivar<sup>44</sup>. Dans ces pays, les inégalités sociales lui sautent aux yeux. À Caracas, au Venezuela, il constate la misère des banlieues ouvrières, les « *baraques qui dégringolent au moindre orage* ». Pendant une journée, il visite les favelas de Rio, au Brésil, découvrant des bidouillages pour détourner de l'électricité ou fournir de l'eau aux habitants. Il se frotte aux dures conditions des travailleurs de la canne à sucre ou à celles des grandes exploitations agricoles argentines s'étalant sur plusieurs milliers d'hectares.

Son ami bayonnais René Salanne, qui a remplacé Gérard Espéret, au secteur international, lui demande de représenter la CFDT auprès des organisations syndicales espagnoles, qui, sous l'ère franquiste, sont clandestines. Il travaille sur le projet d'une nouvelle organisation syndicale espagnole, qui n'aboutira pas. À Bayonne, il est en relation avec des syndicalistes basques réfugiés. Avec ses copains basques, il assure des transferts en Espagne de papiers, d'argent ou de matériel avec sa voiture lors de voyages rocambolesques. En 1999, son ami bayonnais Louis Juste confirme que plusieurs militants de la CFDT ont été associés à de telles actions de solidarité et de soutien aux organisations syndicales espagnoles et basques.

Les voyages aux quatre coins de la planète déconcertent le syndicaliste occidental expérimenté qu'est Jean Lannes. La découverte des conditions misérables en Afrique et en Amérique latine change sa vision du monde. En voyage au moment du congrès fédéral de mai 1971, il délivre son dernier message de président aux 600 congressistes, un message dénué d'ambiguïté :

*« Mon absence est motivée de manière extrêmement simple : pour la cinquième fois, je pars donner un coup de main à mes camarades syndicalistes en Amérique latine pendant quelques semaines. J'en fais une question de cohérence avec les valeurs que nous défendons et dont nous nous flattons, les uns et les autres, à tel ou tel moment. Parler de liberté, de justice et de solidarité est facile. À quoi cela sert-il si nous refusons les actes correspondants ? C'est le premier sens de ma réponse : de ma réponse à leur demande. D'autre part, nous sommes de ceux qui faisons état, fréquemment, de la priorité que nous portons aux plus défavorisés. Prudents, nous ne disons pas "priorité aux plus défavorisés des pays riches". Pourtant, nos plus défavorisés vivent bien, comparativement à ceux qu'il m'est donné de rencontrer là-bas. Il faut donc continuer le combat pour les plus défavorisés des pays riches, dont le nôtre, mais aussi, impossible d'oublier les*

---

<sup>44</sup> Général et homme d'État vénézuélien, Simon Bolivar (1783-1830) a joué un rôle important dans l'indépendance de la Bolivie, de la Colombie, de l'Équateur, du Pérou et du Venezuela.



*vrais pauvres, qui combattent pour leur existence, avant de penser à la lutte pour la croissance, dans des continents où l'on souffre et où l'on meurt dans la lutte. C'est le deuxième sens que je donne à ma réponse. Croyez-moi, il ne s'agit pas de sentiment ! Je veux bien admettre que ma position soit discutable, et encore ! mais je demande qu'on la respecte. »*

Enfin, en 1969, Jean Lannes accepte une nouvelle tâche qui s'ajoute aux précédentes : le conseil confédéral le désigne pour faire partie du groupe CFDT au sein du Conseil économique et social (CES).

#### **4) Membre du Conseil économique et social (1969-1974)**

Jean Lannes connaît l'importance du Conseil économique et social (CES) pour la CFDT. Malgré son rôle consultatif et son grand formalisme républicain, cette assemblée permet de se confronter aux autres acteurs et constitue une tribune pour faire passer ses idées. C'est aussi un lieu de formation pour ses dirigeants. En 1964, son copain René Mathevet, qui est membre du CES, est l'auteur d'un rapport qui propose la reconnaissance de la section syndicale d'entreprise pour contrebalancer le pouvoir patronal. Ce rapport, repoussé de justesse par le Conseil, servira de base à l'importante loi du 27 décembre 1968 sur le droit syndical, adoptée dans la foulée du mouvement social de mai-juin 1968 et des « Accords » de Grenelle. Après cette loi, le syndicat est enfin reconnu dans l'entreprise !

Le Conseil, qui comprend deux cents membres<sup>45</sup>, regroupe les « forces vives du pays » pour organiser des concertations sur des problèmes importants que rencontre la France. Installée depuis 1959 au Palais d'Iéna, l'institution a failli disparaître avec le projet soumis au référendum d'avril 1969. Comme celui de la CGT et de la CGT-FO, le groupe de la CFDT comprend quatorze membres. En 1970, Laurent Lucas, nouveau président de la CFDT, anime le groupe CFDT et participe au bureau du CES. La plupart des membres de la CFDT sont des personnalités du syndicat. René Bonéty, responsable du secteur économique de la Confédération, en fait partie, ainsi que Robert Duvié, secrétaire de l'Union régionale parisienne. Jean Lannes retrouve ses amis Marcel Gonin, Paul Caspard, Gilbert Declercq ou André Soulat. Des jeunes comme Jeannette Laot ou Edmond Maire y font leurs armes.

Jean Lannes assiste aux réunions plénières de l'assemblée, qui se tiennent deux jours par mois<sup>46</sup>. Il est membre de la section de l'Expansion extérieure et de la Coopération<sup>47</sup>. Edmond Maire l'y rejoint en septembre 1971 pour remplacer Jeannette Laot<sup>48</sup>. Sa section aborde des thèmes aussi variés que la politique française des exportations de produits agricoles, les problèmes posés par les échanges extérieurs

---

<sup>45</sup> Archives nationales Pierrefitte, série 20090341 à 45.

<sup>46</sup> Comme pour les autres délégués de la CFDT, l'indemnité que perçoit Jean Lannes est versée au syndicat.

<sup>47</sup> Le Conseil économique et social comprend six sections.

<sup>48</sup> Edmond Maire devient secrétaire général de la CFDT à cette même date.

entre la France et les autres pays de la CEE, les relations entre la CEE et les pays de l'Association européenne de libre-échange (AELE, Autriche, Suisse, Finlande, Islande, Suède, Portugal), les exportations invisibles pour l'équilibre de la balance des paiements, la politique d'exportation ou la protection et l'exploitation des océans et fonds marins.

Le thème sur lequel Jean Lannes s'investit le plus est celui des entreprises multinationales. À la session de novembre 1972, la CFDT s'oppose aux conclusions du rapport de la section sur ce sujet, regrettant qu'il ne dresse pas de bilan sincère du rôle et des résultats sociaux des multinationales. Le syndicat dénonce ces « *sociétés apatrides qui sont les fruits les plus caractéristiques de la société capitaliste et l'un des instruments de la politique de classe qui marque le VI<sup>e</sup> Plan* ». Le profit immédiat que recherchent ces sociétés multinationales entre en contradiction avec les intérêts des pays insuffisamment évolués qui réclament des investissements à long terme et à rentabilité faible<sup>49</sup>.

Au début des années 1970, une page se tourne au sein de la CFDT. L'esprit de mai-juin 1968 est encore très présent au congrès qui se tient à Issy-les-Moulineaux, en mai 1970. Le nombre de ses adhérents progresse de 20 % en deux ans, ce qui se traduit par l'arrivée de militants proches de l'extrême gauche. Peu à peu, la génération entrée à la fin de la guerre cède la place à des plus jeunes. En septembre 1971, l'ancien métallo jociste Eugène Descamps laisse son fauteuil de secrétaire général à Edmond Maire, technicien de la chimie. La Métallurgie s'y rallie, non sans avoir défendu l'élection de Laurent Lucas comme président. Après le départ de René Mathevet de la Confédération, en 1970, une nouvelle génération arrive au pouvoir. À la Métallurgie, Jean Maire et André Soulat quittent le secrétariat fédéral en 1971. Le premier est remplacé par Jacques Chérèque, agent de maîtrise dans la sidérurgie lorraine, comme secrétaire général. Jean Lannes choisit le congrès de mai 1971 pour ne plus se représenter au poste de président.

La CFDT connaît les mêmes évolutions en Aquitaine. Des militants de tendances « gauchistes » prennent des responsabilités au sein de l'Union départementale de Gironde qu'ont quittée son secrétaire général, Marc Gaillard, et d'autres responsables. Celle-ci regroupant la moitié des adhérents de la région, les divisions bordelaises se répercutent directement au sein de l'Union régionale d'Aquitaine. Les nouveaux critiquent le réformisme et les refus de reconnaître l'autonomie de l'Union départementale. Selon l'expression du secrétaire régional, des tensions apparaissent sur « *le rôle du syndicalisme, son orientation, ses méthodes d'action et d'organisation et la pratique de la démocratie syndicale* »<sup>50</sup>. Avec celle de Besançon, l'UD de Gironde est

---

<sup>49</sup> Note d'Émile Roche à Pierre Mesmer, Premier ministre, en date du 16 novembre 1972.

<sup>50</sup> Lettre en date du 10 mars 1975 de Jean Lannes à Daniel Andraud, secrétaire général de l'Union régionale d'Aquitaine, Archives de Pau.

l'une des organisations en pointe à partir de 1973 pour faire reconnaître les droits des appelés au sein de l'armée et défendre les « comités de soldats »<sup>51</sup>.

Depuis quelque temps, Jean Lannes a annoncé qu'un successeur devra être choisi au poste de responsable régional d'Aquitaine. Il quitte ses fonctions en avril 1973, remplacé par le Landais Daniel Andraud. Cette même année 1973, et jusqu'en septembre 1978, il met en place et dirige le service de formation continue de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour.

Pour boucler la boucle, Jean Lannes achève sa carrière professionnelle comme salarié du comité d'entreprise de l'usine Dassault de Biarritz entre septembre 1978 et décembre 1980. Pendant sa retraite, il continue à militer au sein du syndicat des retraités CFDT.

En 1977, l'abandon de ses fonctions syndicales lui permet de conduire une liste d'union de la gauche qui regroupe le PS, le PCF, le PSU, et l'EHAS (parti socialiste du peuple basque) à l'occasion des élections municipales de Bayonne. La liste recueille 38,47 % des suffrages exprimés, soit neuf points de plus que la liste d'union de la gauche en 1971.

---

<sup>51</sup> L'Union départementale CFDT de Gironde sera perquisitionnée avec celle de Besançon en décembre 1975 et son secrétaire général sera arrêté pour avoir soutenu les comités de soldats. Fait exceptionnel, en décembre 1976, le bureau national de la CFDT suspendra l'UD de Gironde, accusée de ne respecter aucune décision de la Confédération et de l'Union régionale d'Aquitaine.

## Conclusion

*Acteur et non pas figurant sur la scène, Jean Lannes aura, au cours de sa vie professionnelle, déplacé maints rochers pour corriger le cours du fleuve.*

Pendant vingt-huit ans, il est de ceux qui œuvrent à construire ou reconstruire son syndicat. Au terme de son parcours, les crucifix ont disparu depuis longtemps des locaux et les syndicalistes ne demandent plus aux évêques de guider leur voie. Au début des années 1960, la vieille organisation bondieusarde que dominent les employés s'est transformée en un syndicat ouvrier combatif à la pointe de la réflexion et de l'action. La CFDT des années 1970 s'est dotée d'un projet et d'une doctrine rénovés, attire des adhérents de multiples origines, a modifié ses rapports internes et est devenue une interlocutrice indiscutable dans le paysage social.

L'engagement du Bayonnais est indissociable de celui d'une génération de militants qui ont conçu et porté un projet, pas à pas, pendant plus de vingt ans. En décembre 2014, lors de la célébration du cinquantenaire de la CFDT, l'ancien secrétaire général Edmond Maire a rendu hommage à ce groupe de militants, citant notamment Jean Lannes :

*« La CFDT n'est pas assimilable à un courant du syndicalisme français. Elle ne résulte pas du succès d'une fraction sur une autre. Sa matrice, au-delà des évolutions juridiques, c'est le mouvement ouvrier. C'est le legs que nous ont transmis les militants de ma génération. Je pense particulièrement à Albert Détraz, du Bâtiment, Jean Lannes, le métallo, Marcel Gonin, le Stéphanois, Jean-Marie Kieken, le chimiste. Notre fierté collective est d'avoir traduit dans le préambule et l'article premier de nos statuts les fondements d'un syndicalisme totalement indépendant dans sa pensée et dans son action du patronat, de l'État, des partis et des églises. Un syndicalisme ouvert à tous. »*

Dans la construction de ce projet, Jean Lannes prend sa part. Il est l'un des leaders, capable d'entraîner des collectifs dans un projet. Il fait également partie du groupe de dirigeants qui « invente »<sup>52</sup> la CFDT.

---

<sup>52</sup> Pour reprendre l'expression de Frank Georgi.

**Dès 1946, Jean Lannes se montre un leader capable de représenter et d'amener avec lui des groupes de travailleurs.** Cette qualité ne lui est pas particulière. René Mathevet l'a été à Saint-Étienne, Albert Détraz dans la construction, Eugène Descamps en Lorraine, Gilbert Declercq à Nantes ou Jean Maire à Sochaux. À Bayonne, Jean Lannes s'impose comme le porte-parole d'un groupe social dont il défend les intérêts. La communauté se reconnaît en lui et compte sur son énergie et sa force pour affronter un patron, un préfet, les camarades de la CGT et même ceux de son syndicat ! Le syndicaliste de cette époque, où les grèves sont fréquentes, gagne d'abord sa légitimité au combat. Dans la métallurgie, il joue le même rôle dans un contexte interne plus contesté. À Bordeaux, en 1970, son adjoint Jean Dumas le qualifie de « *charismatique et doté d'un caractère fort* ».

Mais le véritable leader sait aussi proposer un chemin, un avenir. Au contact de Reconstruction, Jean Lannes comprend les exigences de ses responsabilités : « *On sait où l'on va quand on sait d'où l'on vient* »<sup>53</sup>, aime-t-il souvent rappeler. Il partage la même conviction que son ami Eugène Descamps, selon lequel « *militer, c'est avant tout être clairvoyant, intelligent, ouvert à toutes les connaissances, continuellement à l'affût de la nouveauté ; militer, c'est connaître parfaitement les forces de l'adversaire mais aussi et surtout, c'est connaître, sentir, apprécier, juger les travailleurs et les militants* »<sup>54</sup>. Le syndicaliste doit donner une envie d'agir à des collectifs et un sens à leur action. Avec de la volonté et la manière, tout est possible ! Encore en 1991, quand il s'agit de rédiger la postface du livre que Frank Georgi écrit sur l'histoire de la Fédération de la métallurgie CFTC-CFDT, Jean Lannes retrouve la foi et la fougue du meneur d'hommes qui n'omet pas de resituer l'action dans son contexte :

*« Il est hors de question de ressasser l'histoire et de passer son temps à la lire. L'histoire, il faut la faire. Et chacun de nous contribue à en écrire une page chaque jour, par son action.*

*Alors que les jeunes ou les moins jeunes poursuivent le travail que des anciens ou de plus anciens ont entrepris pendant soixante-dix ans. Ceux-ci eurent leurs difficultés de toutes sortes. Les générations actuelles et futures auront les leurs.*

*Alors, il faut réagir face au monde d'aujourd'hui. Réagir alors que les tentations sont de plus en plus grandes dans ce monde du néo-capitalisme, où, comme dans la Rome de la décadence, on ne promet que du pain et des jeux. Et si le pain se fait rare pour un grand nombre, les jeux prolifèrent et constituent de nouveaux modes d'aliénation.*

*Alors, dans ce monde dur et difficile, toutes les amitiés, tous les rires et toutes les larmes, tous les chants de liberté et tous les poings dressés constituent une gerbe qui doit nous rendre porteurs et relais des espérances de tous ceux qui nous ont*

---

<sup>53</sup> « Norat joan jakiteko nundik jin jakin behar » en basque.

<sup>54</sup> Descamps Eugène, *Militer, une vie pour un engagement collectif*, Fayard, 1971.

Voir aussi Mothé Daniel, *Le Métier de militant*, Seuil-Politique, 1973, p. 24.

*précédés dans ce mouvement ouvrier : transformer le monde, faire que règnent ensemble la justice et la liberté. »*

Le leadership de Jean Lannes s'explique aussi par ses qualités d'organisateur. Le syndicat et pas seulement les militants, doit se montrer professionnel et au service des adhérents. Eugène Descamps, qui le connaît bien, le qualifie « *d'organisateur méthodique* »<sup>55</sup>. Marqué par ce qu'il découvre à l'Union CFTC de Bayonne en 1946, Jean Lannes se préoccupe, partout où il passe, de renforcer les fondations du syndicat : modernisation de ses locaux et du matériel, tenue rigoureuse des comptes, documentation suffisante et classée, préparation des négociations, partage des rôles bien établi, appareil de formation de qualité... Il a également la préoccupation constante d'adapter les structures syndicales aux nécessités de l'action, comme le montre son rôle dans la construction de l'Union régionale d'Aquitaine. Enfin, partout, il œuvre pour que chaque structure ait sa stratégie et justifie son utilité.

Comme ses copains, Jean Lannes utilise la formation comme levier de changement, participant lui-même à un nombre incalculable de stages syndicaux, notamment dans la métallurgie, à Artigues-près-Bordeaux (Gironde) ou à Bierville (Essonne). Pierre Evain témoigne qu'il contribue largement à la formation de générations de militants de la métallurgie : « *C'est d'abord comme cela que je l'ai vu* », précise-t-il<sup>56</sup>. À ses yeux, la formation sert à rendre les militants et les adhérents plus autonomes et acteurs de leur vie ! En 1999, se faisant l'interprète de ses copains basques, son ami bayonnais Louis Juste salue l'action de Jean Lannes :

*« Grâce à ton travail permanent et opiniâtre à la base et aux actions de formation que tu as organisées, de nombreux travailleurs ont pu acquérir les compétences nécessaires à l'action militante. Tu as su trouver les méthodes pour que chacun y parvienne, quel que soit son niveau de formation initiale. »*

**Jean Lannes ne se contente pas d'être un leader dans une organisation. Il fait aussi partie du groupe dirigeant de la CFTC-CFDT de cette période.** Ce rôle a beaucoup varié selon les moments. Au début des années 1950, il se montre opposant actif au sein de la minorité. Il appartient au petit nombre de membres de Reconstruction qui réfléchissent aux évolutions de la société. Avec ses amis minoritaires, il pousse à la suppression des archaïsmes de la vieille maison et se trouve souvent en première ligne. Il est l'un de ceux qui plantent des banderilles<sup>57</sup> aux responsables de la Confédération, notamment lors de la conduite des grèves de 1953 pour changer les pratiques au sein de l'organisation et modifier ses orientations. Il est à la pointe de ceux qui défendent le « socialisme démocratique », alternative au libéralisme et au communisme soutenu par la CGT.

---

<sup>55</sup> Descamps Eugène, *Militer. Une vie pour un engagement collectif*, Fayard, 1971.

<sup>56</sup> Lettre de Pierre Evain, syndicaliste nantais, à Marie Lannes, 1999.

<sup>57</sup> Jean Lannes était un grand amateur de corridas.

Les brèches qu'il ouvre lui ferment des portes. Les congrès fédéraux de Nantes, en 1952, et de Dunkerque, en 1954, sont de mauvais moments à vivre. Il passe alors pour un homme de son camp qui fait preuve de raideur, voire d'intransigeance, alors qu'arrive l'heure de la recherche d'un consensus entre majoritaires et minoritaires. « *Je suis favorable au compromis, pas à la compromission* », disait-il souvent.

Si, par son retour dans l'entreprise et au pays, il prend quelque distance avec les tensions internes de la CFTC, la coupure est de courte durée. Les liens avec ses amis parvenus au pouvoir n'ont jamais été brisés, comme le montre son activité débordante au cours de ses dernières années de permanent syndicaliste. Il n'occupe pas de poste à la Confédération mais rejoint son ami Jean Maire à la présidence de la Métallurgie pour le soutenir. Avec l'Aquitaine, il retrouve un projet de transformation de son syndicat. Les missions qu'il effectue à l'international ou au Comité économique et social, si elles ne participent pas directement à l'exercice du pouvoir au sein de l'organisation, lui permettent d'être associé à son évolution.

Une telle aventure n'est pas un long fleuve tranquille. L'engagement au sein d'une organisation comme un syndicat ne va pas sans peines et sans larmes. Que de temps passé en réunions, congrès, commissions de toutes sortes ou en négociations dans des grèves d'entreprise ! Que de kilomètres parcourus en train entre Bayonne et Bordeaux ou Paris ou, par tous les temps, sur les routes d'Aquitaine, d'abord à vélo puis en automobile ! La vieille Dauphine a bien souffert, avant d'être remplacée tardivement par une Renault 6 de couleur jaune citron ! Que de conflits menés au sein de l'organisation pour faire progresser ses idées ! Combien de défaites, de reculs, de combats avec des camarades de l'autre camp et parfois avec certains de ses amis avant de parvenir à ses fins ! Si la vie de permanent syndical de cette époque s'accompagne d'une reconnaissance sociale, elle comporte aussi des contraintes difficiles à supporter. Sa disponibilité quasi permanente n'est pas toujours bien vécue par la famille. En son absence, sa femme Marie assume seule l'éducation de leurs cinq enfants et tient la maison. Elle supporte les logements précaires et les déménagements contraints. Les enfants partagent de courts moments avec leur père et quand, il est là, le voient souvent s'enfermer avec des visiteurs qui défilent à la maison, parfois tard la nuit. Les cours de « catéchisme » syndical s'adressent à des copains syndicalistes, des militants basques espagnols, des prêtres, aumôniers d'Action catholique ou des missionnaires d'Afrique ou d'Amérique latine. Le « virus » syndical sera transmis aux enfants qui, tous, adhéreront à la CFDT – le fils sera même permanent – et embrasseront une carrière dans des professions sociales. Plusieurs des petits-enfants de Jean et Marie suivront la même voie.





*À Nilvange (Moselle), en 1982 : en grande discussion avec Pierre Madeleine, René Carême et Eugène Descamps.*

En définitive, les hommes de cette génération sauront régler leurs différends et dégager les compromis aux bons moments pour faire avancer l'organisation. Ils sauront aussi associer les nouvelles générations et leur passer le témoin. Les liens amicaux entre eux restent solides jusqu'au bout. Pendant des années, Jean Lannes entretient une correspondance régulière avec ses copains Eugène Descamps<sup>58</sup>, Jean Maire, René Mathevet, René Carême, Pierre Evain, Pierre Jeanne, Jean Monnier, Jacques Chérèque et bien d'autres. Parfois, ils traversent la France, heureux de se retrouver. Sans doute, se seraient-ils accordés avec ces propos du sociologue Émile Durkheim pour résumer le sens de leur vie :

*« Quand les individus qui se trouvent avoir des intérêts communs s'associent, ce n'est pas seulement pour protéger des intérêts, pour en assurer le développement contre les associations rivales, c'est aussi pour s'associer pour le plaisir de ne plus faire qu'un avec plusieurs, de ne plus se sentir perdus au milieu d'adversaires, pour le plaisir de communier, c'est-à-dire, en définitive, pour pouvoir mener ensemble une même vie morale. »<sup>59</sup>*

---

<sup>58</sup> Cette amitié durera jusqu'au décès de « Gégène », en 1990. Les deux hommes entretenaient une correspondance régulière. Eugène Descamps venait chaque année en cure à Dax avec son épouse Carmel. Le couple ne manquait pas de passer une journée avec Jean et Marie Lannes à Bayonne.

<sup>59</sup> Émile Durkheim, *Leçons de sociologie*, pp. 108-109.



*Marie et Jean Lannes en 1997.*

# Table des matières

<b>Avant-propos</b>	p. 5
<b>I. Le choix de la voie syndicale (1936-1946)</b>	
1) <i>Le jeune Bayonnais</i>	p. 7
2) <i>Le travail obligatoire en Allemagne</i>	p. 8
3) <i>L'espoir de la Libération</i>	p. 10
<b>II. Ses premières armes au Pays basque (1946-1951)</b>	
1) <i>S'implanter dans les entreprises</i>	P. 13
2) <i>Les élections de la Sécurité sociale de 1947</i>	P. 15
3) <i>L'organisateur</i>	P. 18
<b>III. Une stature nationale (1951-1956)</b>	
1) <i>Des premiers temps difficiles</i>	P. 21
2) <i>Un attelage Descamps-Lannes bénéfique</i>	P. 24
<b>IV. Retour à la base (1956-1961)</b>	
1) <i>Un retrait partiel</i>	P. 30
2) <i>Nouvelle donne</i>	P. 32
<b>V. Constructeur de la CFDT (1961-1973)</b>	
1) <i>Président des métallos</i>	P. 34
2) <i>Leader aquitain de la CFTC-CFDT (1961-1973)</i>	P. 37
3) <i>L'heure de la coopération internationale (1963-1971)</i>	P. 39
4) <i>Membre du Conseil économique et social (1969-1974)</i>	P. 41
<b>Conclusion</b>	P. 44



**Jean Lannes (1920-1999)**